Madeleine AUDRAN
Louisette PRAGER

chante matin

L'ÉCOLE

Madeleine Audran et Louisette Prager
Institutrice honoraire Institutrice

chante matin

Livre de lecture

Illustrations : Gentil

L'Ecole

11 rue de Sèvres à Paris 6e

© 1975, L'ÉCOLE S.A., Paris.
Toute représentation, traduction, adaptation, copie ou
reproduction, même partielle, par quelque procédé que ce soit,
en tous pays, faite sans autorisation préalable, est illicite
et exposerait le contrevenant à des poursuites judiciaires.
Réf. : Loi du 11.03.1957.

Préface

« Chante Matin » est un premier livre de lecture courante. L'enfant s'y trouvera confronté pour la première fois avec les difficultés de la langue française. Ces difficultés tant linguistiques qu'orthographique sont graduées afin de ne pas rebuter l'enfant qui est amené progressivement à la lecture expressive et à la lecture silencieuse, seuls critères du « savoir lire ».

Nous avons exploité successivement des thèmes variés. Certaines histoires ont pour point de départ un fait réel mais nous n'avons rejeté ni le conte ni la fiction.

Le départ de chaque leçon est un court exercice de langage. Une révision de phonème et l'étude d'une structure viennent se greffer sur le texte. La simple révision des lettres nous a paru inutile. Nous l'avons présentée en utilisant les oppositions (sourdes et sonores) et les analogies auditives ou graphiques.

L'étude de structures se borne à des structures simples et elle n'a pour but que de rectifier les erreurs les plus fréquentes du langage de l'enfant de sept ans.

Langage et exercices structuraux seront menés très rapidement, le but de la leçon est avant tout la lecture.

Un matériel pédagogique a été mis au point pour faciliter l'utilisation de ce livre. Il comprend :

1. Un livre du maître. Des indications précises y sont données pour conduire chaque leçon qui comporte :

Langage,
Révision d'un phonème,
Etude d'une structure,
Lecture courante,
Dictée.

2. Un cahier de l'élève. Il permet un contrôle rapide de l'ensemble des acquisitions et fait appel au dessin.

La chienne, la poule et les chiots

1. TROIS CHIOTS SONT NÉS

Voici Princesse, une belle chienne aux longs poils gris ébouriffés. Et voilà Jean-Loup, le petit garçon de la ferme située au bout du village. Princesse et Jean-Loup sont deux amis inséparables.

Chaque matin, la chienne accompagne son petit maître sur le chemin de l'école. Elle le quitte à la grande route, près d'un gros chêne, en bordure de la forêt. Chaque soir, elle va à sa rencontre. Jean-Loup retrouve Princesse sagement couchée sous le gros chêne.

Mais depuis quelques jours, Jean-Loup part seul et le soir il ne retrouve plus son amie sous le chêne. Où est Princesse ? on ne la voit presque plus courir à travers la ferme. N'aime-t-elle plus Jean-Loup ?

— Ta chienne t'aime toujours autant, dit papa. Mais lundi dernier, trois petits chiots sont nés. Je les ai découverts, cachés dans la paille, derrière le poulailler. Maintenant Princesse doit s'occuper d'eux : faire leur toilette, leur donner la tétée, les tenir au chaud contre son ventre. Elle ne peut les quitter longtemps car les trois petits pleurent quand leur mère n'est pas là.

(à suivre)

La chienne, la poule et les chiots

2. JEAN-LOUP VA VOIR LES CHIOTS

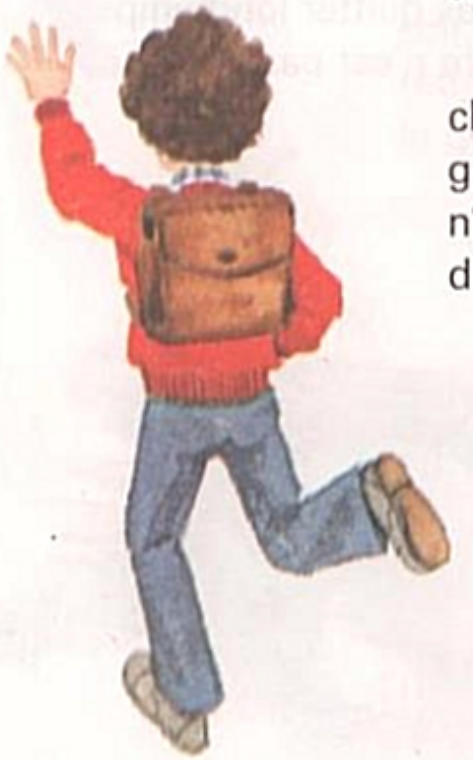
Le lendemain, au retour de l'école, Jean-Loup dit :

— Je voudrais bien voir ces trois chiots.

— Attendons un jour ou deux et je te les montrerai, répond papa. Il ne faudra pas effrayer Princesse : elle te mordrait si elle te voyait approcher brusquement.

— Pourtant elle me connaît, elle n'a pas peur de moi.

— Toutes les chiennes sont ainsi, elles craignent qu'on prenne leurs petits. Elles deviennent très méchantes pour les défendre.



Jeudi, papa a conduit son fils près des chiots. Ce sont trois petites boules de poils gris et noirs, au nez et aux pattes roses. Ils n'ouvrent pas encore les yeux. Ils poussent de petits cris aigus et plaintifs.

Princesse, d'abord inquiète, comprend vite que ses petits ne courent aucun danger. Elle laisse Jean-Loup les caresser. Elle montre sa joie en léchant tour à tour les chiots et les mains de l'enfant.

Chaque jour, Jean-Loup vient voir les petits chiens qui grandissent. Qu'ils sont mignons, serrés contre le flanc de leur mère !

Mais un soir, la chienne n'est pas là. Les petits chiens dorment, blottis les uns contre les autres. Princesse a repris ses anciennes habitudes. De nouveau elle court à travers la ferme et elle attend Jean-Loup sous le gros chêne, au bord de la route.

— Tes petits chiens ne vont-ils pas pleurer, tout seuls, derrière le poulailler ? demande l'enfant à sa chienne.

(à suivre)

La chienne, la poule et les chiots

3. UNE ADOPTION

De son côté, la maman de Jean-Loup s'étonne. Elle ne voit plus la grosse poule rousse. Elle ne la voit ni dans la basse-cour, ni dans l'étable, ni dans l'écurie. Elle appelle : « Petite... petite... petite... ».
La poule n'est plus là. Où peut-elle bien se cacher ? Chez le voisin, peut-être. Le renard l'a-t-il emportée ? Le chien aurait aboyé...

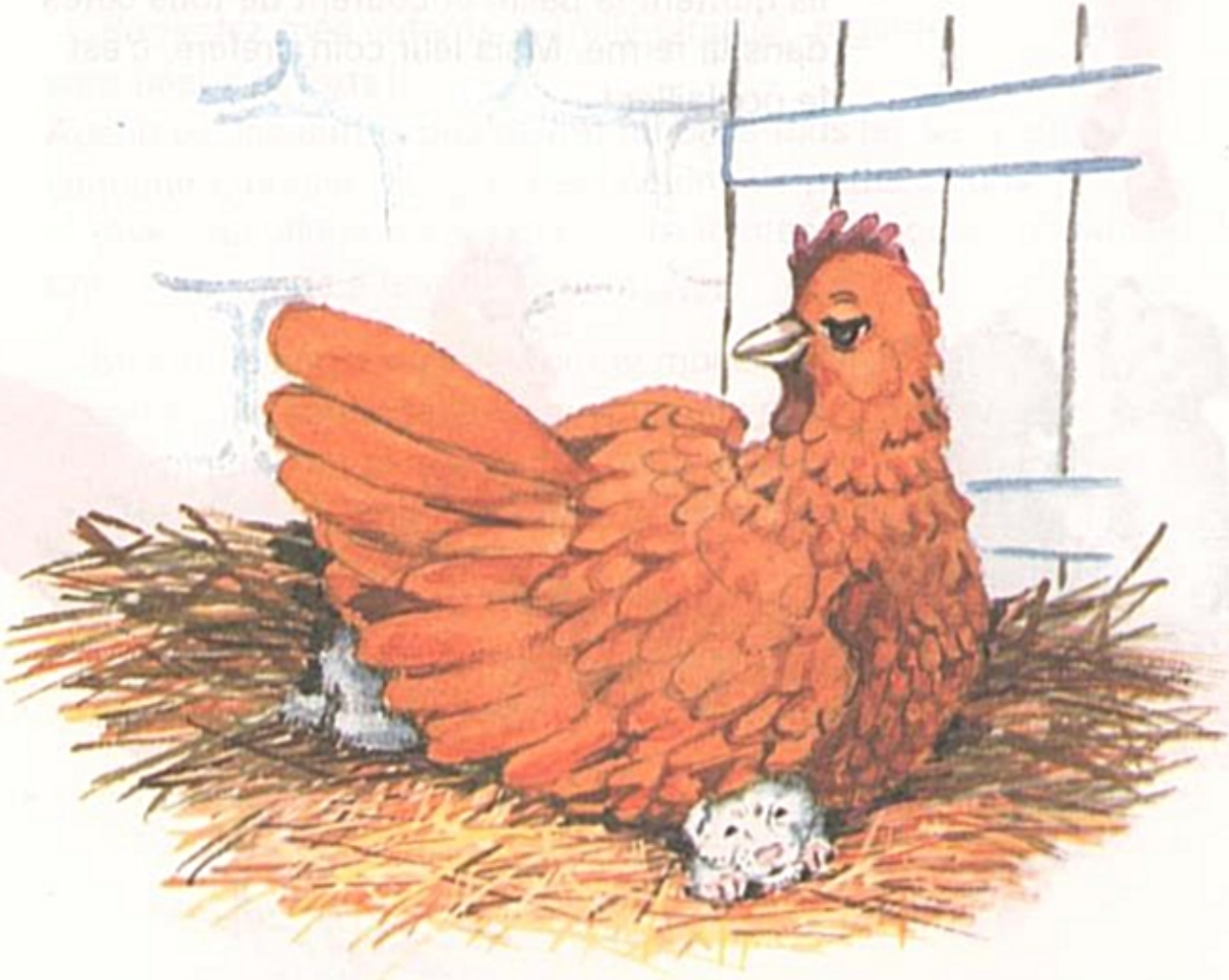
C'est Jean-Loup qui éclaircit le mystère. Il découvre la grosse poule couchée sur les chiots. Dès que Princesse quitte ses petits, la poule vient les protéger. Elle glousse doucement pour les rassurer, leur lisse le poil à petits coups de bec et les couvre de ses ailes gonflées.

Comme ils sont bien les petits chiens, à l'abri du froid et du danger !

Princesse semble enchantée de cette solution. De plus en plus souvent, elle abandonne sa famille à la poule. Trois visites par jour pour les tétées, un affectueux coup de langue à chacun des petits, un jappement bref pour appeler la poule et voilà la chienne libérée de ses soucis de mère !

Elle peut trotter aux côtés de Jean-Loup, le précéder dans les sentiers herbeux ou s'enfoncer avec lui dans la forêt. Les petits chiens sont en sûreté, la poule veille sur eux.

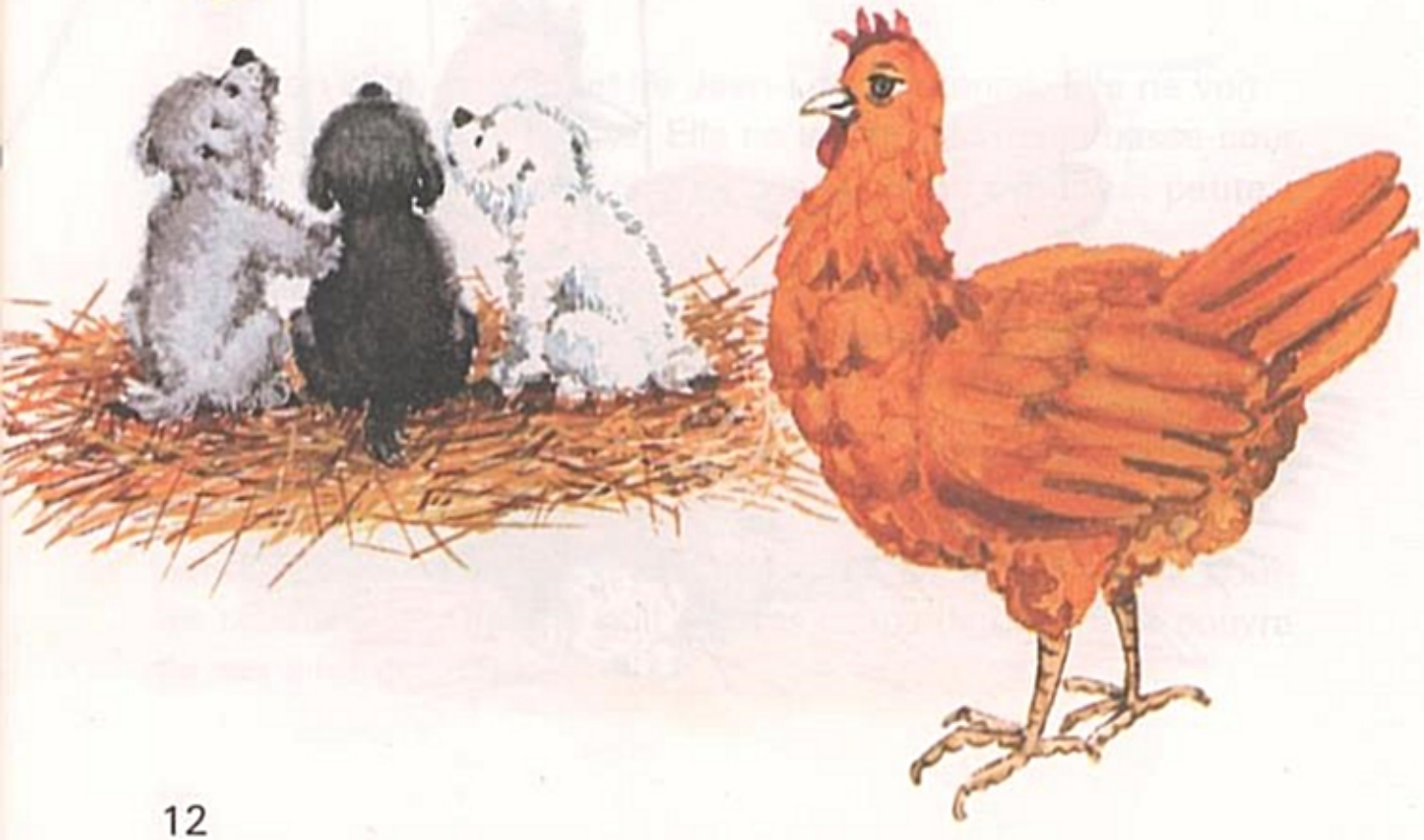
(à suivre)

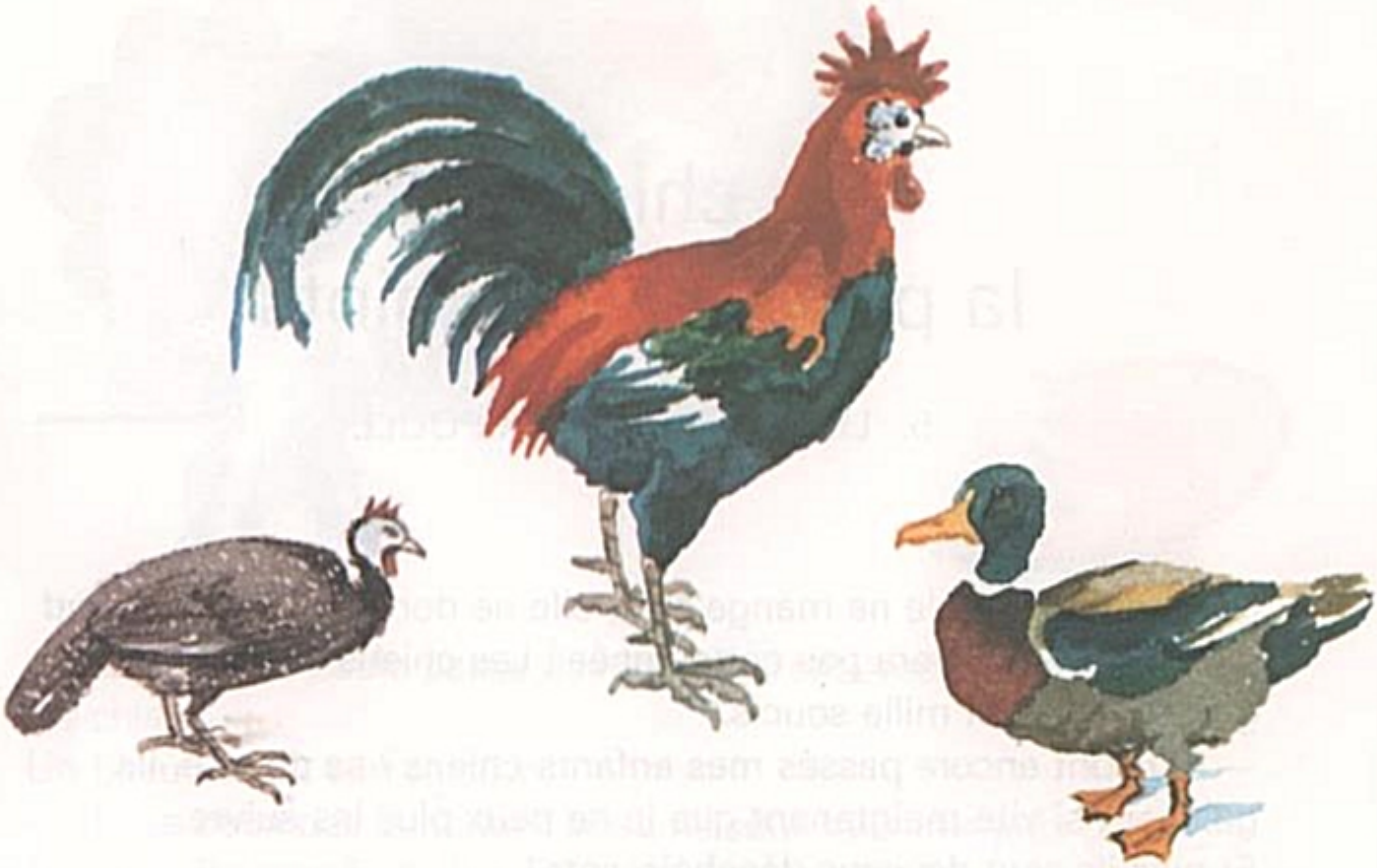


La chienne, la poule et les chiots

4. DANS LA BASSE-COUR

Les petits chiens grandissent. Leur poil laineux pousse. Le chaud duvet de la poule ne leur est plus nécessaire. Le lait de leur mère ne leur suffit plus. Chaque matin, la fermière leur apporte une grande assiette pleine de pâtée. Ils la vident rapidement puis ils quittent la paille et courent de tous côtés dans la ferme. Mais leur coin préféré, c'est le poulailler !





La poule, très fière, les a présentés à toute la basse-cour.
— Regardez mes enfants, a-t-elle gloussé, regardez comme ils sont beaux et forts !
Apeurées, les autres poules ont fui dans tous les sens en caquetant, poursuivies par ces coquins de petits chiens.
— Avec qui allons-nous jouer, si ces idiotes de poules se sauvent ? ont-ils demandé à leur mère adoptive.

Bientôt le coq a rappelé tout le monde. Par un sonore cocorico, il a souhaité la bienvenue aux petits chiens. Mais la vieille pintade au plumage gris tacheté de blanc a poussé des cris perçants en voyant les trois polissons essayer de grimper à l'échelle du perchoir.
Puis le canard a jeté un coin-coin moqueur qui semblait dire :
— Qui a déjà vu une poule avec des enfants-chiens ?

(à suivre)

La chienne, la poule et les chiots

5. LES SOUCIS DE LA POULE

Bientôt, la poule ne mange plus, elle ne dort plus, elle ne pond plus. Elle ne couvera pas cette année ! Les chiens de plus en plus gros lui causent mille soucis.

— Où sont encore passés mes enfants-chiens ? se dit-elle. Ils galopent si vite maintenant que je ne peux plus les suivre.

Et puis ils sont devenus désobéissants !

Le noir, le plus beau, n'a-t-il pas arraché une plume de la queue du dindon, ce matin !

Le gris, mon préféré, a sauté dans la mare !

Le plus petit, pourtant le plus sage, a dévoré la moitié du chapeau du jardinier !

Comment les surveiller et les empêcher de faire des sottises ?

Quand je les gronde, ils baissent la tête, prennent un air penaud, la queue entre les pattes. Mais ils oublient tout de suite mes reproches.

Et la pauvre poule passe des journées entières à courir derrière les chiens.
Un beau matin, elle se dit :
— Je ne peux pas continuer ainsi. Ils sont trois fois plus gros que moi, ils sont forts, ils ont quatre pattes, je n'en ai que deux : ils vont me porter.

Depuis lors, on peut voir, dans la cour, une grosse poule rousse perchée sur le dos d'un petit chien. Elle se pavane sous les regards ébahis de tous les habitants de la ferme. Elle tourne la tête à droite, à gauche, et caquette :
— Vous voyez, je suis une hardie cavalière !

Princesse, devant sa niche, regarde la scène d'un air attendri.
— Mes enfants ont été drôlement élevés, pense-t-elle.

Au Mexique

1. LA CASE DE TULMAC

Le Mexique est un pays lointain. C'est là, dans un petit village, que j'ai rencontré Tulmac.

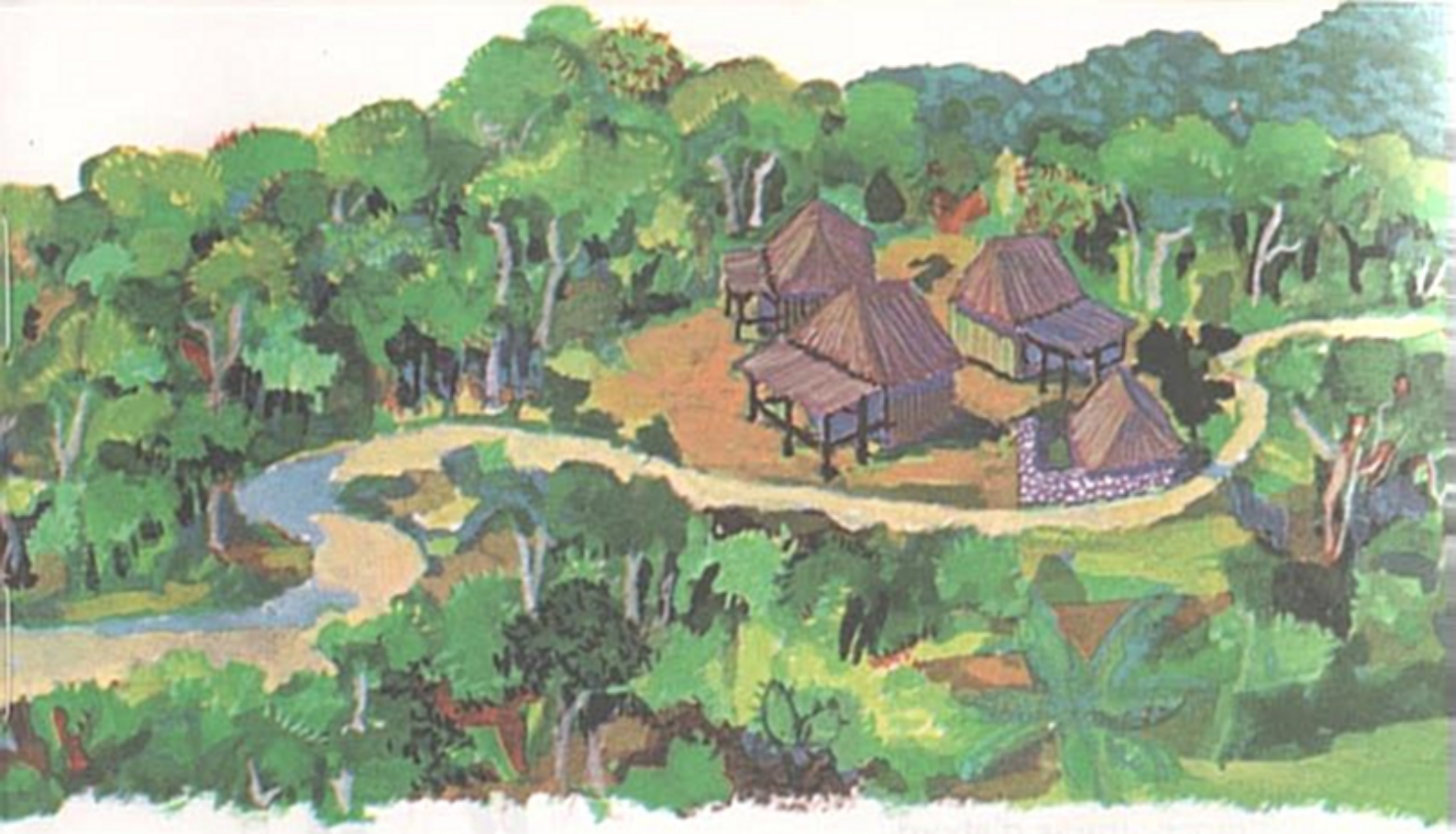
Veux-tu connaître le village de Tulmac ? Imagine une route qui traverse une épaisse forêt aux arbres immenses. Tout près, dans une clairière, sont groupées de curieuses maisons : des cases.

Les toits de ces cases sont couverts de feuilles de palmiers. Les murs sont faits de minces troncs d'arbres. Ils sont percés de deux grandes ouvertures qui se font face, mais il n'y a ni porte ni fenêtre.

— Pourquoi n'y a-t-il ni porte ni fenêtre ?

— C'est qu'il fait très chaud dans le pays de Tulmac. Il fait si chaud qu'il serait impossible d'y vivre dans une maison fermée.

Dans le pays de Tulmac, on ne dort pas dans des lits, mais dans des hamacs. Tous les hamacs de la famille sont suspendus à des poutres, entre les deux ouvertures.



La nuit, un léger courant d'air passe d'une ouverture à l'autre et rafraîchit les dormeurs.

Tulmac trouve très agréable de dormir bercée dans son hamac. Là, elle ne craint rien, ni les énormes fourmis rouges qui piquent si fort, ni les serpents dont la morsure est mortelle. Quelle tranquillité !

Tulmac et sa famille vivent dehors toute la journée. Tous s'abritent du soleil brûlant sous un auvent, couvert lui aussi de feuilles de palmiers. Sous cet auvent sont disposés une table et des tabourets de bois. Tulmac, ses parents, ses frères et ses sœurs s'y retrouvent à l'heure des repas.

Quand maman a préparé une bonne soupe de haricots rouges et des galettes de maïs, nos petits mexicains se régalent.

(à suivre)

Au Mexique

2. UN ÉTRANGE GARDIEN

Maintenant, veux-tu te promener à travers le village mexicain ?
Tu rencontreras d'abord, attaché à un pilier de l'auvent, le meilleur ami de Tulmac : Iza, le petit âne.
Quand papa va au marché, il fixe deux paniers sur le dos de l'âne. Le grand plaisir de Tulmac est d'accompagner son père. Elle met sa robe blanche ornée de broderies et de dentelles, elle se coiffe d'un immense chapeau de paille et grimpe sur le dos d'Iza qui part au petit trot.

Autour des cases du village piaillent toujours des volailles : des poules, des coqs et de nombreux dindons. Ces dindons t'étonneraient : ils volent comme des pintades et vont se percher sur les branches des arbres.

Mais ce qui t'étonnerait plus encore, c'est le gardien de la maison.
— C'est sans doute un chien très méchant.
— Non ce n'est pas un chien. C'est une sorte d'énorme lézard : un iguane.

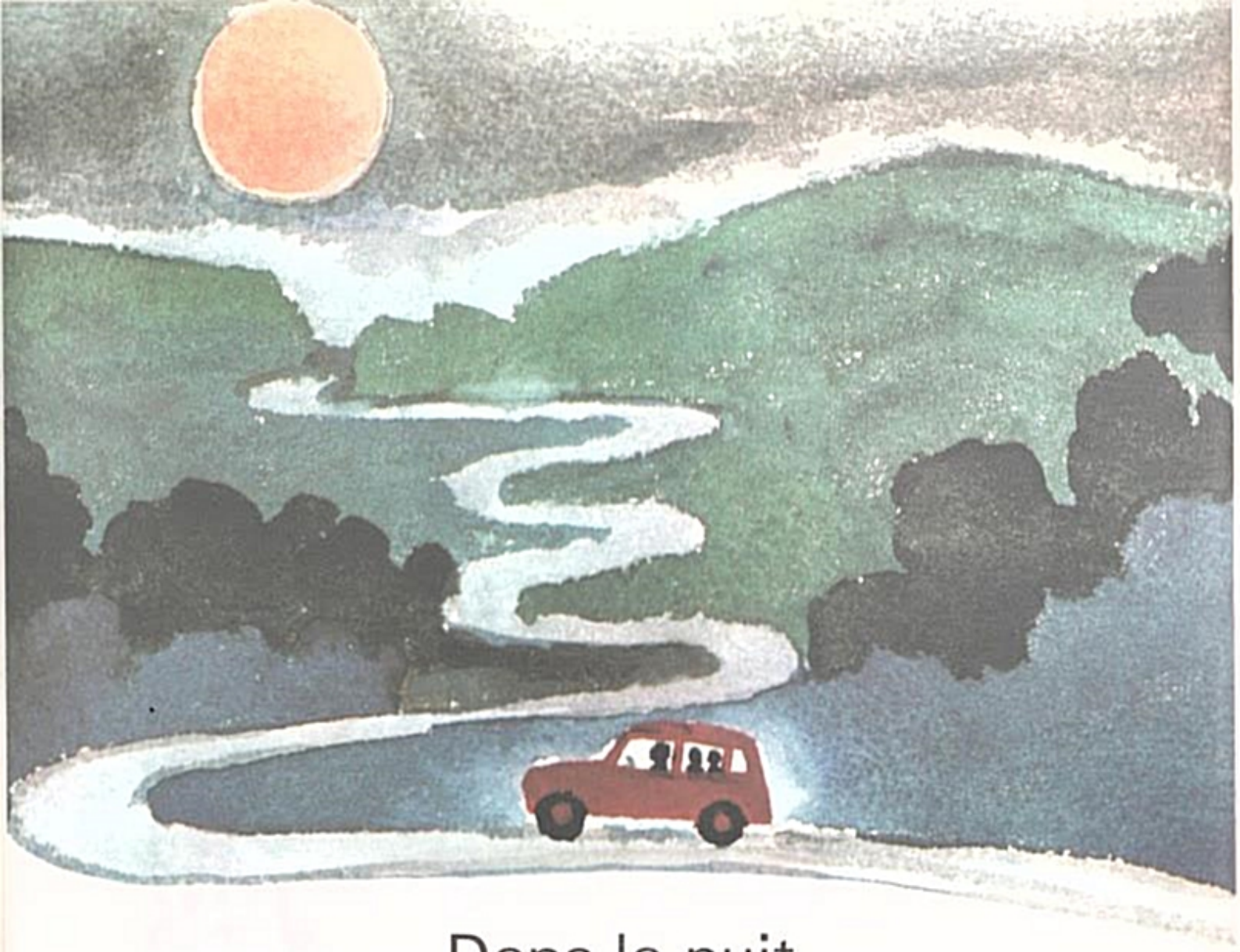
Comme le lézard, il est gris,
recouvert d'une peau écailleuse,
mais il mesure près d'un mètre.
Il porte un collier et il est attaché par
une longue laisse devant une des ouvertures
de la case.

Allongé au soleil sur une grosse pierre,
il guette les serpents.

En effet, de nombreux serpents vivent
dans les hautes herbes de la forêt mexicaine
et se glissent jusqu'au village. Dès que
l'iguane en aperçoit un, il se jette sur lui,
mâchoires ouvertes, le tue et le mange.

L'iguane n'est pas méchant, il ne mord
jamais personne. Il ne s'attaque qu'aux
serpents. Il est apprivoisé et connaît très bien
toute la famille.

Quand Tulmac approche
de sa case, elle s'arrête,
caresse son iguane
et joue avec lui
comme tu joues
avec ton chien.



Dans la nuit

Les vacances sont terminées. Véronique, Pascal, Patrick et leurs parents sont sur le chemin du retour. Le trajet est long, la nuit vient. A travers les vitres de la voiture, les enfants regardent le ciel.

Soudain une énorme boule rouge apparaît et monte derrière la colline.

— Un ballon rouge, s'écrie Patrick le petit frère.

— Mais non, c'est la lune, répond Véronique.

Oh ! Regarde, Pascal, elle monte, monte... elle est moins grosse et toute dorée maintenant. Comme elle est belle !

— La lune nous suit, dit Patrick. On dirait qu'elle marche avec nous.

Pascal a lu, un jour, que la lune était une planète. C'est un drôle de nom ! C'est peut-être parce qu'elle a l'air de planer comme mon cerf-volant, pense-t-il.

— Plane... planète... plane... chantonne alors l'enfant.

La lune toute ronde semble sourire.

— Qu'elle est gentille, la lune ! dit Véronique. Je voudrais bien aller la voir de près.

— Les cosmonautes y sont déjà allés, explique Pascal. Ils ont même marché dessus. Il paraît que c'est du sable avec des montagnes et aussi des mers mais qui n'ont pas d'eau.

— Alors on ne peut pas se baigner sur la lune ?

— Non, bien sûr. Et pour marcher dessus il faut mettre une énorme combinaison et monter dans une fusée qui va à une vitesse folle.

— Ce qui m'étonne c'est que, certains soirs, la lune est un croissant tout fin comme un fil. Comment peut-on marcher sur cette lune-là ?

— Je ne sais pas, dit Pascal. Moi, si je vais sur la lune, j'irai quand elle sera toute ronde comme aujourd'hui.

Un sanglier à la ferme

1. PAPA TROUVE UN MARCASSIN

Eric et Sylvie habitent une jolie ferme : « Le Moulin ».
Pourquoi cette ferme s'appelle-t-elle ainsi ? C'est qu'une rivière coule près de la maison et qu'autrefois, au bout de la prairie, une chute d'eau faisait tourner la roue d'un moulin. Maintenant personne ne fait plus moudre son grain, la roue ne tourne plus, le moulin est silencieux. Mais on entend les « coin-coin » des canards qui barbotent et font des plongeons. Ils effraient les bancs de goujons qui filent dans le courant.

Par une belle après-midi d'octobre, dans la cour de la ferme, les poules grattent la terre, picorent et caquettent. Un peu plus loin, Eric et Sylvie jouent au ballon.
— Tiens, voilà papa, dit Sylvie.

En effet une voiture s'arrête en faisant grincer le gravier de la cour. La portière s'ouvre. Papa paraît, l'air mystérieux. Que tient-il dans ses bras ? Un bébé ?... Un chien ?...

Les enfants se précipitent à sa rencontre. Papa dépose devant eux un petit animal aux poils bruns et raides, au dos rayé de noir, au museau pareil à celui des cochons. La pauvre bête tremble sur ses pattes fines. Elle n'a pas la force de se tenir debout.

— C'est un bébé sanglier, s'écrie Eric. D'où vient-il ? Où l'as-tu trouvé, papa ?
Papa a déjà repris l'animal dans ses bras et, en se dirigeant vers la cuisine, il explique :
— C'est bien un petit cochon sauvage, un marcassin. Je l'ai trouvé en bordure du champ du « Val perdu », à la lisière du bois. Ses parents, le sanglier et la laie, ont dû être tués par des chasseurs, hier sans doute. Ce pauvre marcassin a souffert du froid de la nuit. Il a faim. Il semble épuisé. Nous allons essayer de le réchauffer et nous lui donnerons du lait.

(à suivre)

Un sanglier à la ferme

2. ON SOIGNE LE MARCASSIN

Dès les premiers froids de l'automne, un bon feu de bois brûle dans la cheminée. C'est si joli les bûches qui flambent en faisant jaillir des étincelles !

— Maman, maman, crie Sylvie, voilà un marcassin !

Surprise, maman s'approche. Elle caresse doucement le dos rayé et dit :

— Ses soies sont bien courtes, il n'a guère plus de trois ou quatre jours.

Elle envoie Eric chercher la corbeille du chat et papa y installe le marcassin.

Puis maman remplit un biberon de lait tiède et bien sucré. A la ferme, ce biberon sert parfois à nourrir un agnelet ou un jeune veau.

Le pauvre affamé saisit la tétine. Il boit si rapidement qu'il avale de travers et tousse.

Corsaire, le chien, entre alors dans la cuisine. Il se précipite en grondant vers la corbeille.

— Qu'est-ce que ce vagabond des forêts fait ici ? Et quelle odeur sauvage ! semble-t-il dire.

Eric flatte le chien.

— Allons Corsaire, sois gentil. N'aboie pas pour ne pas effrayer le marcassin... Il est orphelin... Il était perdu dans le bois... Tu ne lui feras pas de mal ?

Corsaire a compris. Il agite sa queue, regarde son maître de ses bons yeux et donne un grand coup de langue sur le groin noir du petit sanglier.

Inquiète, Sylvie murmure :

— Pourvu qu'il vive !

— Il a bu, il est au chaud, dit maman. Laissez-le dormir. Ce soir nous lui donnerons un autre biberon et demain il aura sûrement repris des forces.

(à suivre)

Un sanglier à la ferme

3. LE MARCASSIN GRANDIT

Le lendemain matin, Eric et Sylvie se précipitent pour voir leur protégé. Roulé en boule, il dort comme un loir dans sa corbeille. Son dos rayé de noir dépasse à peine le coussin.

— Va-t-il dormir jusqu'au soir ? s'inquiète Sylvie.

— Il se réveillera quand il aura soif, répond maman.

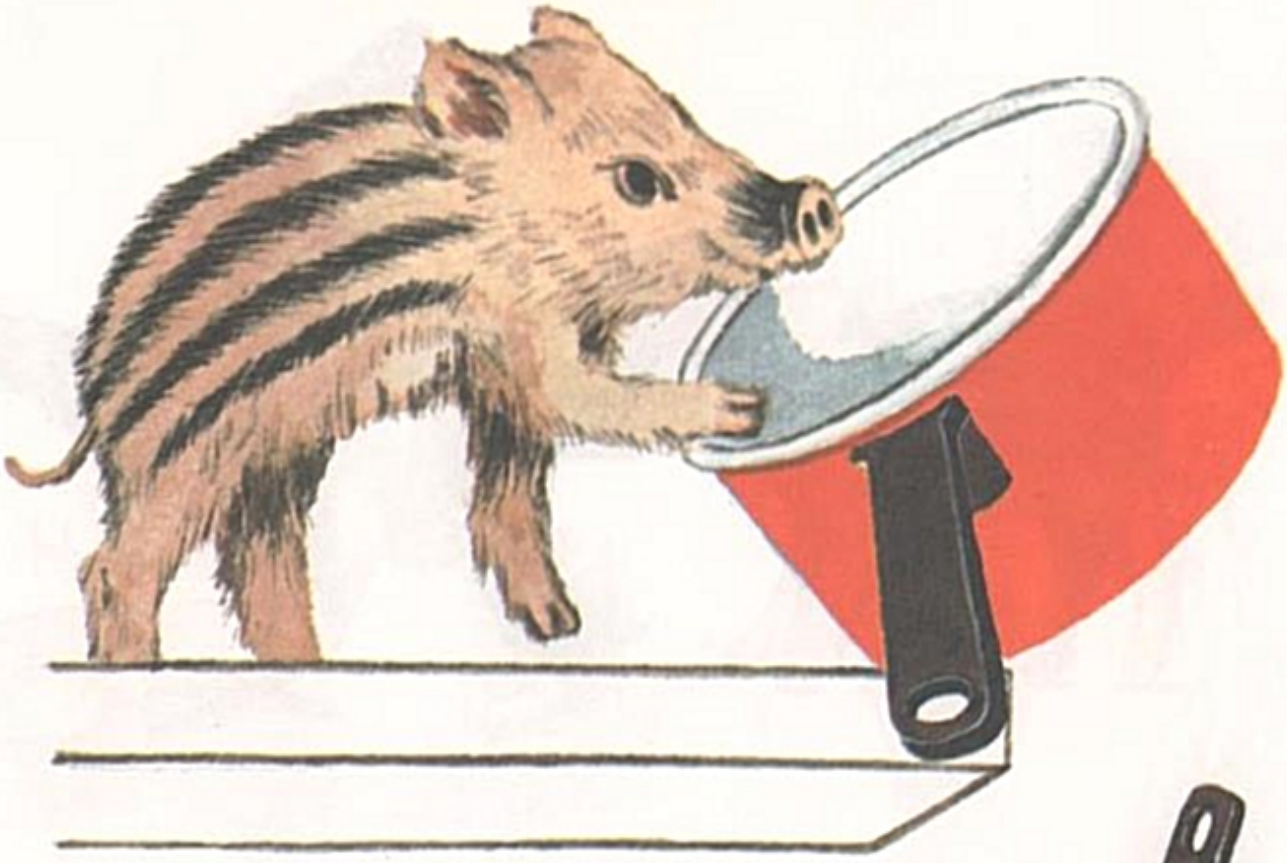
Bientôt, en effet, le marcassin s'agite, ouvre les yeux et pousse des grognements plaintifs comme les enfants de Madame Truie. Les petits cochons sont roses ; leur cousin qui vient de la forêt est couleur de feuilles mortes. Mais combien ils se ressemblent !

— Papa, garderons-nous à la ferme ce petit sanglier ? demande Eric.

— Oui, jusqu'à ce qu'il soit assez grand et assez fort pour trouver sa nourriture et vivre libre dans la forêt où il est né.

— Nous l'appellerons Sauvageon, déclare Sylvie.

— Si tu veux, dit son frère en riant.



Au bout de quelques jours, le petit marcassin trotte derrière maman qu'il connaît bien. C'est elle qui prépare les bonnes pâtées de pommes de terre, de son et de lait qui remplacent les biberons.

Il connaît tous les coins de la cuisine.
— Ferme bien les portes du placard, Sylvie, dit maman. Hier, j'ai trouvé Sauvageon couché dans la bassine à confiture et, ce matin, il a renversé toutes les casseroles.
— C'est un véritable acrobate, ajoute Eric. Je l'ai vu grimper sur le banc, puis sur la table pour atteindre le sucrier.

Sauvageon grandit. Il est solide sur ses pattes minces. Il n'a peur de rien et bientôt il va explorer la cour.

(à suivre)

Un sanglier à la ferme

4. LES EXPLOITS DE SAUVAGEON

— La cour, quel beau terrain de jeux ! pense Sauvageon. Rien n'est plus amusant que de courir derrière les poules. Quand on en attrape une, on saisit les plumes de sa queue, on se cramponne et on se laisse tirer. Battant des ailes, la poule se sauve en poussant des cris retentissants. Elle va chercher refuge près du coq. Le coq, je ne l'aime pas. Juché sur l'échelle de la grange, il voit tout. Je ne peux pas jouer avec lui, il me chasse de la cour à coups de bec. Il est méchant.

Et les canards ? Sauvageon a très vite appris qu'il ne faut pas jouer avec eux. Un jour, il poursuivait la bande cancanante. Coin, coin, coin... Les canards ont filé vers la rivière et plongé du talus dans l'eau claire. Plouf... le marcassin, courant comme un petit fou, se retrouve dans l'eau, lui aussi. Il se débat... il agite ses pattes... il nage ! Bientôt il rejoint la rive, un peu honteux. Coin, coin, coin... les canards ont l'air de se moquer de lui.

Corsaire, devant sa niche, regarde les jeux du sanglier d'un œil sévère.

— Ce vagabond des forêts est vraiment insupportable !

Mais quand la nuit tombe, le petit marcassin fatigué redevient sage. C'est l'heure où, dans la cuisine, les enfants s'assoient devant la grande cheminée, près de maman. Eric lit, Sylvie bavarde ou rêve.

Sauvageon s'approche, se frotte comme un chien contre les jambes de la petite fille puis s'enhardit et saute sur ses genoux. Là, il se couche en rond et sous la caresse de Sylvie qui lisse le poil brun, le petit sanglier s'endort.

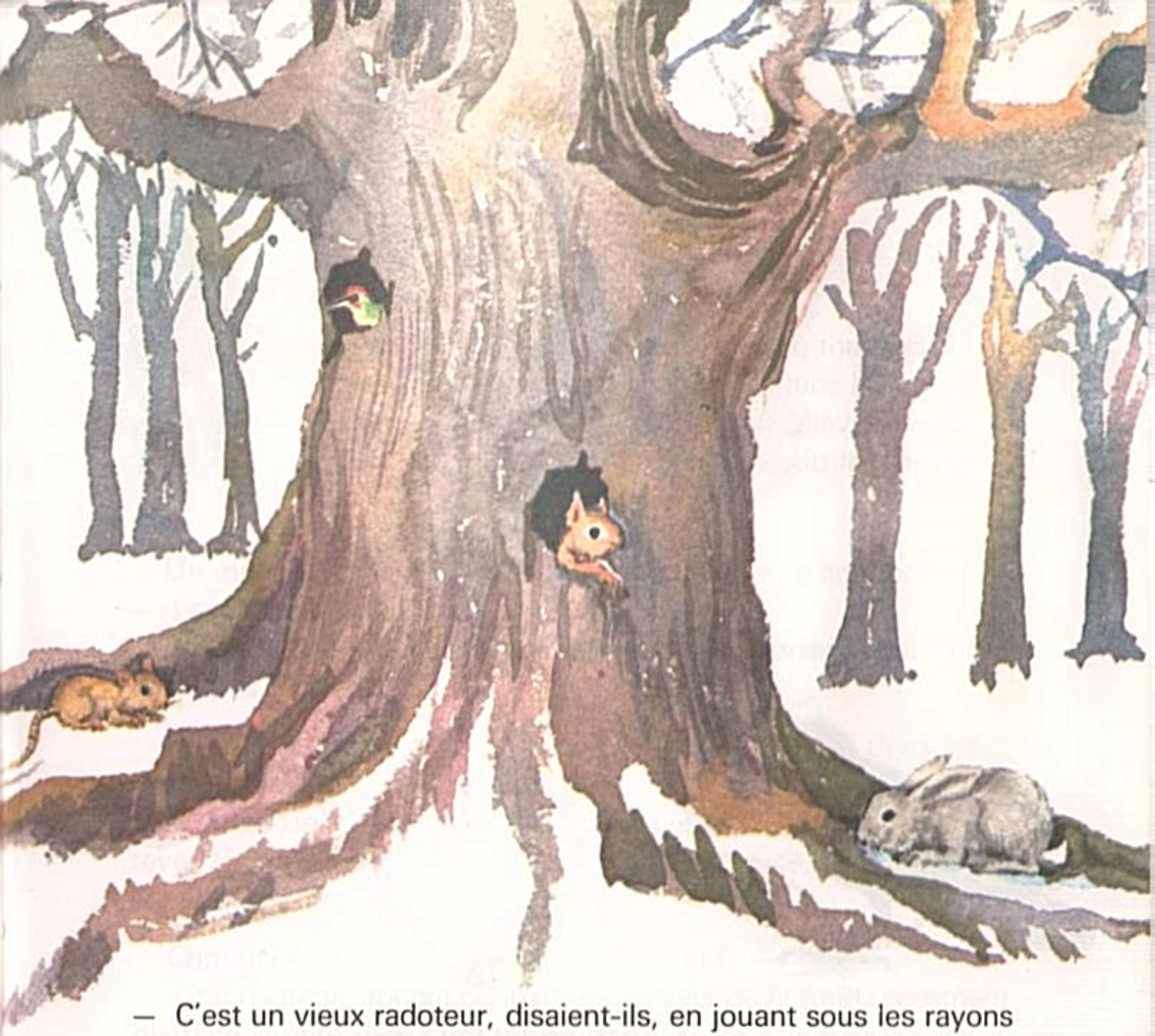
Les feuilles d'or de l'automne

1. LE VIEUX CHÊNE

Il était une fois une grande forêt où vivaient de nombreux animaux. Des oiseaux et des écureuils nichaient dans les arbres. Des sangliers et des cerfs se cachaient dans les fourrés. Cette histoire se passait il y a très, très longtemps.
En ces temps lointains, il n'y avait pas d'automne. L'hiver arrivait tout d'un coup et rien n'annonçait sa venue.
Les arbres gardaient longtemps leurs feuilles vertes et, en une nuit, elles disparaissaient.
Tous les animaux de la forêt étaient surpris.
L'écureuil n'avait jamais entassé assez de noisettes.
Le cerf n'avait pas eu le temps de chercher un abri sûr pour l'hiver et les oiseaux avaient oublié de partir pour les pays chauds. Beaucoup mouraient de faim et de froid.

Dans la forêt, au milieu d'une clairière, se dressait un arbre énorme. C'était un chêne plusieurs fois centenaire. Ses branches couvraient toute la clairière et ses racines couraient à travers la forêt.

Le vieux chêne, lui, savait que l'hiver viendrait.
— Quand ferez-vous des provisions ? Préparez-vous, l'hiver arrive, répétait-il.
Mais aucun des habitants de la forêt ne l'écoutait.



— C'est un vieux radoteur, disaient-ils, en jouant sous les rayons du soleil.

Pourtant, quand l'hiver était là, c'est près du vieux chêne que tous allaient chercher refuge.
Les oiseaux et les écureuils s'abritaient dans les trous de ses branches noueuses. Les lapins et les mulots se cachaient entre ses racines. Les sangliers et les cerfs se blottissaient à l'intérieur de son tronc creux.

Une année, le malheur s'abattit sur la forêt. Des chasseurs arrivèrent avec des arcs et des flèches. Des animaux furent tués, d'autres s'enfuirent.

(à suivre)

Les feuilles d'or de l'automne

2. LE FAON BLESSÉ

Un ravissant petit faon blessé d'une flèche était tombé sur la mousse. Il souffrait et des larmes remplissaient ses yeux. La triste nouvelle se répandit à travers la forêt : « une biche et un cerf ont disparu, leur petit faon est blessé ».

Un vieux corbeau, un peu médecin, est arrivé. Avec son bec il a nettoyé habilement la blessure et a fait un pansement avec des herbes.
Le chevreuil et le sanglier, le lièvre et le renard étaient là.
— Transportez-le à l'abri du vieux chêne, a croassé le corbeau.

Pendant de longs jours, tous les animaux de la forêt sont venus prendre des nouvelles. Le petit faon tremblait-il de fièvre ?
Toute la forêt était triste. Mangeait-il avec appétit ? Les oiseaux chantaient, les écureuils dansaient dans les branches, les arbres agitaient doucement leurs feuilles.

Un matin, vers la fin de l'été, le vieux corbeau a annoncé :
— Le petit faon est guéri.
Quelle joie ! Les oiseaux se sont envolés pour porter la nouvelle à toute la forêt.

Le petit faon était guéri... Mais il ne bondissait plus dans les taillis, il ne jouait plus avec les lapins dans les clairières.
Une immense tristesse emplissait son cœur. Il savait qu'il ne reverrait jamais sa mère, la grande biche si douce, ni son père, le cerf aux cornes immenses.

Comment rendre sa gaieté au petit faon ?
— Grand chêne, toi qui connais les secrets de la forêt, comment distraire le petit faon ? ont dit les lapins et les écureuils.
— Vieux corbeau, toi qui es si savant, comment distraire le petit faon ? ont demandé la colombe et le rossignol.

Le corbeau s'est perché sur une branche du chêne et ils ont parlé très longtemps.

(à suivre)

Les feuilles d'or de l'automne

3. L'ENCHANTEUR

— Le petit faon est triste parce qu'il n'a plus ses parents pour le protéger. Où passera-t-il l'hiver ? a dit le vieux corbeau.

— Nous allons organiser pour lui une grande fête, a proposé le chêne. Il sentira que nous l'aimons et il saura que nous l'aiderons.

Le jour venu, toute la forêt était prête.
Les hêtres avaient verni leurs feuilles. Les érables se paraient des fleurs du volubilis. Les églantiers avaient caché leurs épines.
Les sapins offraient leurs branches pour servir de balançoires aux écureuils.
Comme des acrobates, ceux-ci bondissaient en étalant le panache roux de leur queue.
Avec des rondins et une vieille souche, les sangliers avaient fabriqué un manège.
Les lapins faisaient la course avec les lièvres.
Mais le petit faon restait triste.

Tout à coup, sur un rayon de soleil, on vit arriver l'enchanteur Merlin.
— Arbres et bêtes de la forêt, dit-il, vous avez voulu ramener la joie dans le cœur du petit faon. Je veux vous aider.

Alors des milliers de petits rayons de soleil se sont détachés et sont venus toucher chaque feuille. Ils sautaient de l'érable au lilas, de l'acacia au hêtre, du charme au bouleau. Sous ces rayons magiques, les feuilles prenaient des teintes d'or. Que la forêt était belle !

Emerveillé, le petit faon s'est mis à gambader d'un arbre à l'autre. Le vieux chêne, comme le corbeau, comme tous les arbres et toutes les bêtes de la forêt, se sentait heureux.

L'enchanteur se pencha sur le petit faon et lui dit :
— Ne crains pas l'hiver, les feuilles d'or dureront et tu grandiras.

Depuis ce temps, chaque année, l'enchanteur Merlin revient sur son rayon de soleil. Alors les arbres se couvrent d'or avant l'hiver... c'est l'automne.

Le petit bison

1. QU'EST-CE QU'UNE RÉSERVE ?

Sais-tu ce qu'on appelle une réserve zoologique ?
C'est une région dans laquelle vivent en liberté les animaux sauvages.

Aucun chasseur n'a le droit de pénétrer dans une réserve.
Là, les bêtes sont protégées. L'une d'elles tombe-t-elle malade ?
Un surveillant la repère, un vétérinaire arrive et la soigne.
La nourriture n'est-elle plus assez abondante ? Les hommes viennent au secours des bêtes.

Dans les réserves d'Afrique, des lions,
des panthères, des zèbres, des gazelles
vivent dans les hautes herbes.
Dans les réserves des Alpes, on voit
les chamois escalader les cimes
et on entend siffler les marmottes craintives.

L'histoire que je vais te raconter s'est passée en Pologne. Autrefois, d'immenses troupeaux de bisons vivaient dans les forêts polonaises.
Si tu es allé au zoo, tu as vu des bisons. Ils ressemblent à des bœufs mais ils sont beaucoup plus gros. Ils ont une barbiche, un dos bossu et un grand collier de fourrure laineuse.

Aujourd'hui, dans les forêts de Pologne, il n'y a plus de bisons. Les chasseurs en ont tué tant et tant que les troupeaux étaient sur le point de disparaître. Alors on a créé, au nord et au sud de ce pays, deux réserves très éloignées l'une de l'autre.

Il y a quelques années, dans la réserve du nord, les bisons sont devenus de plus en plus nombreux, il en naissait sans cesse. C'est là qu'est né, un matin, le plus beau petit bison que l'on n'ait jamais vu.
Ses parents étaient fiers de lui. Sa mère le léchait pour lustrer sa fourrure brune. Son père l'emmenait dans la forêt, lui apprenait à courir, à jouer à cache-cache derrière les arbres et à choisir les herbes les meilleures.

(à suivre)

Le petit bison

2. LE VOYAGE DU PETIT BISON

Le petit bison grandissait. Déjà ses cornes commençaient à pousser. La laine de son collier épaississait. Avec son front puissant, ses épaules massives, ses jarrets robustes, il serait dans quelques années, le plus beau bison de la réserve du nord.

Dans la réserve du sud, le nombre des bisons diminuait. Ceux qui restaient étaient vieux et il y avait peu de naissances. Que la vie y était triste ! Plus de jeunes bisons courant dans la forêt ou luttant dans la prairie. Les surveillants se lamentaient. Comment ramener la joie dans le troupeau ? Ils décidèrent d'aller chercher de jeunes bisons dans la réserve du nord pour les installer dans le sud.

On veillerait sur eux : ils ne manqueraient ni de foin en hiver, ni d'eau en été. Ils deviendraient grands et forts et de petits bisons naîtraient...

Un matin, des hommes arrivent dans la réserve du nord. Ils parviennent à isoler de jeunes bisons, les chargent dans leurs camions et... en route vers le sud.
Tu devines, bien sûr, que le beau petit bison a été pris.

Pendant tout le temps qu'a duré le voyage, notre ami ne s'est pas ennuyé. Un voyage en voiture pour un jeune bison, c'est une aventure extraordinaire ! Il traversait des villages, il regardait défiler les arbres, il voyait briller l'eau des rivières... et il avait un peu mal au cœur à cause de la vitesse.

Mais quand le camion s'est arrêté dans la réserve du sud où il allait vivre maintenant, il a ressenti une grande tristesse. Où était sa forêt ? et ses parents ? et ses amis ?
Il n'y avait autour de lui que de grands vieux bisons à l'air renfrogné. Il ne les connaissait pas et n'osait pas s'approcher d'eux.

(à suivre)

Le petit bison

3. LE DÉPART DU PÈRE BISON

Pendant ce temps, tous les bisons de la réserve du nord se demandaient avec inquiétude où étaient passés leurs petits. Ils les cherchaient partout : dans la forêt, dans les vallons, dans les prairies. Ils en oubliaient même de brouter.

Le plus vieil animal de la réserve, un vieux barbu qui perdait sa laine, réfléchissait longuement en balançant ses larges épaules. Enfin il parla :

— Je sais où sont tous vos petits. Ils sont dans la réserve du sud. Je la connais bien, moi, cette réserve, j'y suis né. Quand j'étais jeune, des hommes m'ont enlevé à mes parents et m'ont amené ici. Le même événement vient de se produire, mais en sens inverse.

Notre réserve ne reverra plus les jeunes bisons. Ils grandiront là-bas et ils nous oublieront comme moi j'ai oublié mes parents.

Mais le père du beau petit bison pensait :
— Je ne veux pas, moi, que mon petit m'oublie car moi je ne l'oublierai pas !
La mère bison se lamentait :
— Ma forêt, ma prairie même couverte de fleurs, me semblent nues et désolées quand mon petit bison n'y fait pas ses gambades.

Alors le père bison a décidé de partir à la recherche du petit. Il lui en a fallu de la ruse pour échapper à la surveillance des gardiens ! Il a choisi une nuit sans lune où de gros nuages cachaient les étoiles. Il lui fallait avancer sans bruit, ne faire craquer aucune branche dans la forêt. Aussi recherchait-il les chemins où l'herbe et la mousse étouffaient le martèlement de ses sabots. Après des heures de marche, il a brisé une barrière : il avait quitté la réserve. Il a humé le vent et il est parti en direction du sud...

(à suivre)

Le petit bison

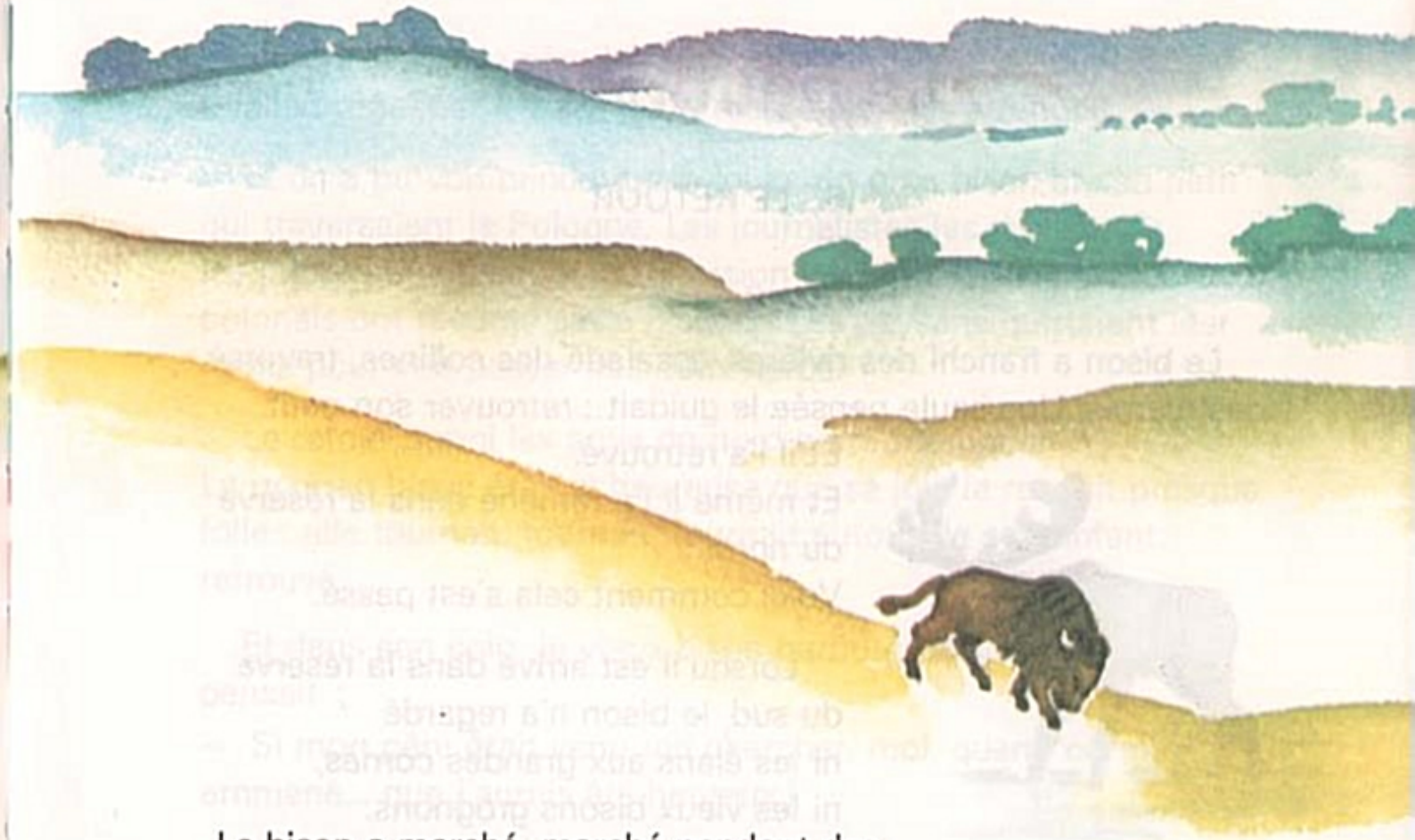
4. LE VOYAGE DU PÈRE BISON

Au matin, dans la réserve, quel étonnement ! Le père bison a disparu. Les hommes sont partis à sa poursuite car ils voulaient le ramener dans la réserve. Ils l'ont rejoint mais quand ils se sont approchés de lui, le père bison a pris un air terrible.

Un bison, tu sais, c'est une très grosse bête et c'est très fort. Dès qu'il apercevait le képi d'un gardien, l'animal baissait la tête, grattait le sol avec une patte de devant et faisait mine de foncer sur ses poursuivants. Quand on s'éloignait de lui, il continuait tranquillement sa route.

— Mais où va donc ce bison ? se demandaient les paysans qui le voyaient traverser la campagne.

— Il marche vers le sud, constata l'un des gardiens, je suis sûr qu'il va dans la réserve du sud où l'on a transporté son petit. Alors les gardiens ont renoncé à capturer l'animal et se sont contentés de le suivre de loin.



Le bison a marché, marché pendant des jours en direction du sud. Quand il était trop fatigué, il cherchait une grange ou une étable pour y passer la nuit. La porte était-elle fermée ? d'un coup d'épaule il la brisait. Des bœufs et des vaches occupaient-ils l'étable ? il les écartait et s'installait au milieu d'eux, bien au chaud dans la paille. Jamais aucun fermier, attiré par le bruit n'a osé chasser l'animal qui, dès l'aube quittait son abri.

A travers la Pologne, de village en village, la nouvelle s'était répandue : un père bison de la réserve du nord traversait le pays pour aller retrouver son petit dans la réserve du sud.

(à suivre)

Le petit bison

5. LE RETOUR

Le bison a franchi des rivières, escaladé des collines, traversé des marais. Une seule pensée le guidait : retrouver son petit.

Et il l'a retrouvé.
Et même il l'a ramené dans la réserve du nord.
Voici comment cela s'est passé.

Lorsqu'il est arrivé dans la réserve du sud, le bison n'a regardé
ni les élans aux grandes cornes,
ni les vieux bisons grognons,
ni les gardiens ébahis.
Tu penses sans doute que reconnaître une bête parmi tant d'autres est difficile. Eh bien, non ! De très loin, dans le troupeau des jeunes, le père a vu son beau petit bison à la fourrure brune. Il s'est avancé droit sur lui de son pas pesant et décidé.

Imagine un peu la surprise du petit : il n'en croyait pas ses yeux. Son père, si grand et si fort, était là. Il s'est blotti contre lui ; que sa laine était douce ! Il a frotté son mufle contre le sien et a respiré la bonne odeur familière.

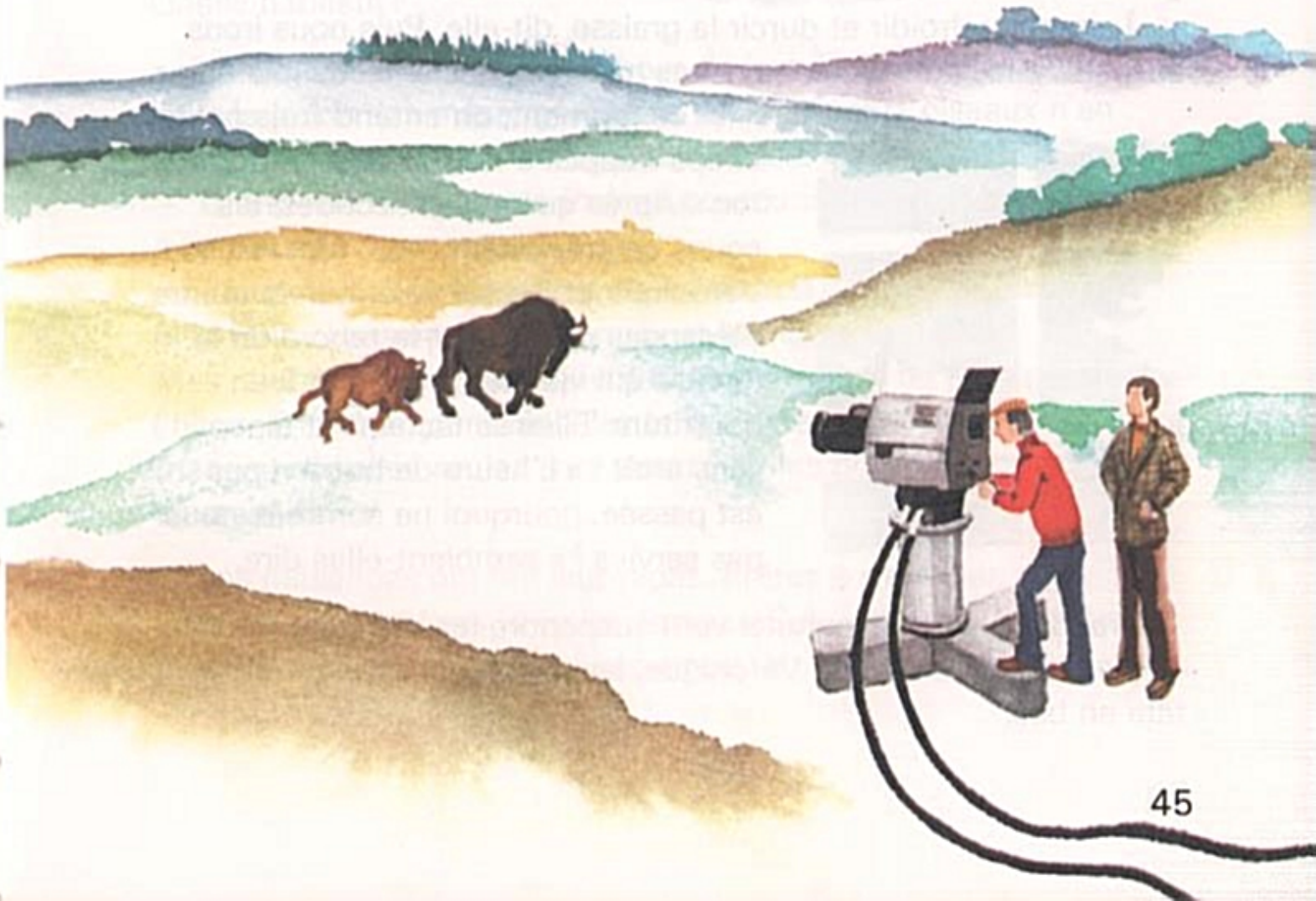
Mais très vite le père bison a donné le signal du départ. Il fallait regagner le nord où la mère bison les attendait.

Et on a pu voir pendant des jours, un gros bison et son petit qui traversaient la Pologne. Les journalistes les suivaient, les photographiaient et la télévision les filmait. Tous les journaux polonais ont raconté cette histoire. Les paysans quittaient leur ferme pour voir passer nos deux héros.

Le retour parmi les amis du nord a été triomphal. La maman bison était si heureuse que sa joie la rendait presque folle : elle tournait, tournait, tournait autour de son enfant retrouvé.

Et dans son coin, le vieux bison barbu qui perdait sa laine pensait :

— Si mon père était venu me chercher, moi, quand on m'a emmené... que j'aurais été heureux !



Les mésanges

— Vite, dépêchons-nous de rentrer, il va être l'heure des mésanges.
— L'heure des mésanges ? Que veut dire grand-mère, pense Véronique. Mais la vieille dame ne donne aucune explication. Elle prend au contraire un air mystérieux... et presse le pas.

On arrive. Grand-mère sort quatre boîtes plates curieusement aménagées. Un trou a été percé dans le fond et une ficelle permet de les suspendre, l'ouverture en bas. Maintenant grand-mère fait fondre de la graisse dont elle remplit les boîtes.
— Laissons refroidir et durcir la graisse, dit-elle. Puis nous irons suspendre les boîtes aux branches nues du cerisier, vous m'aiderez.

A ce moment, on entend trois petits coups frappés à la vitre : toc... toc... toc... Après quelques secondes, les coups se précipitent : toc, toc, toc, toc. Véronique et Pascal voient alors quatre mésanges posées sur le rebord de la fenêtre qui viennent réclamer leur nourriture. Elles se fâchent et tapent sans arrêt : « L'heure de notre repas est passée, pourquoi ne sommes-nous pas servies ? » semblent-elles dire.

Grand-mère et les enfants vont suspendre les boîtes.
— Regarde, Pascal, crie Véronique, les mésanges mangent la tête en bas.

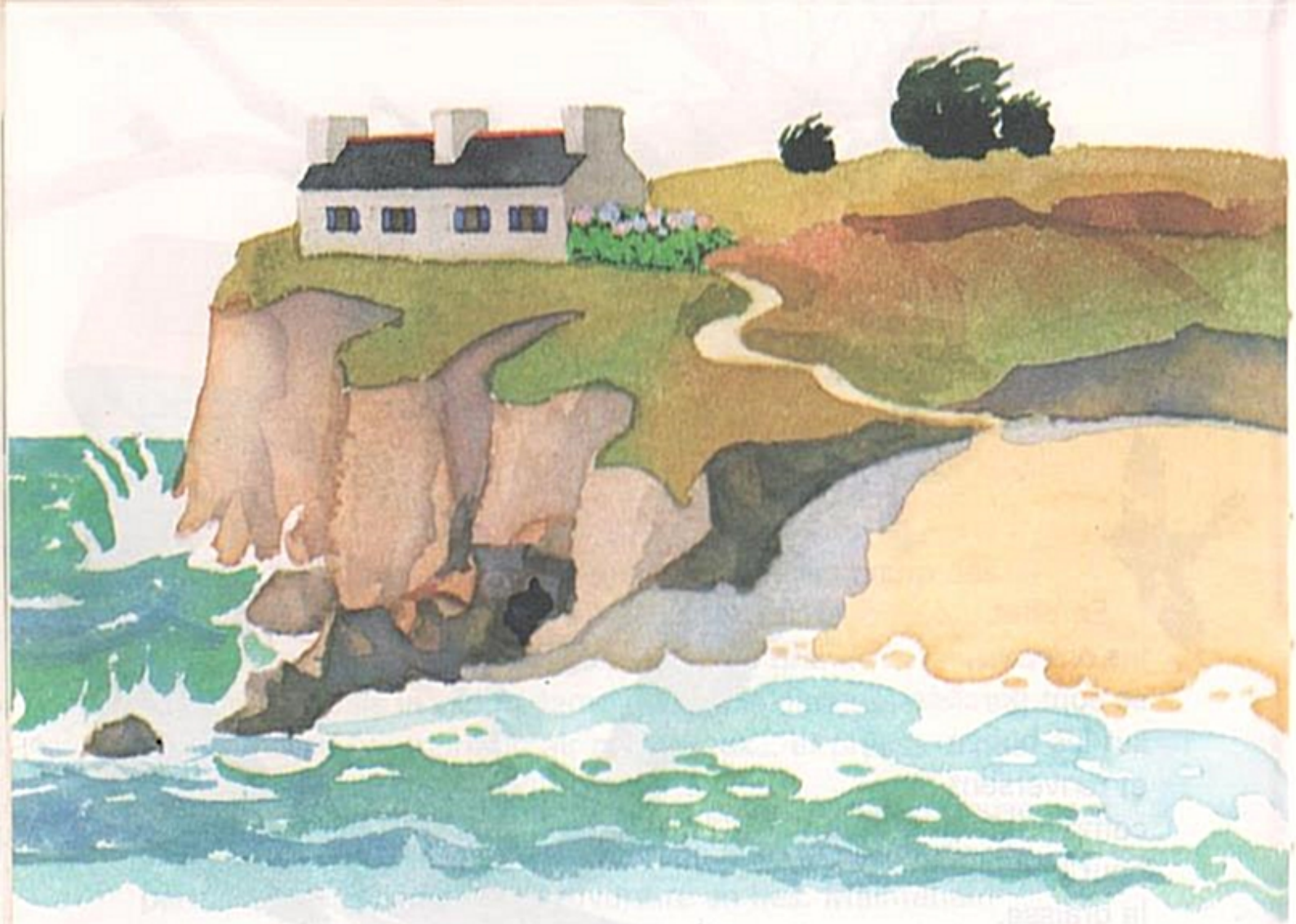
En effet, les oiseaux se sont perchés sur les boîtes et renversent complètement la tête pour becqueter la graisse. Quelle habileté !

Les boîtes se balancent au bout de leur fil, elles penchent sous le poids des mésanges. Mais les charmants oiseaux n'en sont pas gênés et picorent à toute vitesse.

— Grand-mère, demande Pascal, pourquoi suspends-tu les boîtes à l'envers ?

— Parce que, si je les suspends à l'endroit, les autres oiseaux plus forts chassent les mésanges et mangent la graisse. Mes petites mésanges risquent alors de mourir de faim pendant l'hiver. En suspendant ainsi les boîtes, elles seules peuvent manger, car elles seules sont assez habiles pour faire ce que vous voyez.

Les mésanges ont fini leur repas. Prêtes à s'envoler, elles se tournent vers la veille dame : « Cui... cui... cui... nous avons bien déjeuné... Merci beaucoup ! ».



Le chaton qui voulait voir la mer

1. AU BORD DE LA MER

Une longue maison de pierre grise au toit d'ardoise est bâtie sur la falaise. Elle est entourée d'hortensias roses et bleus. C'est la maison bretonne où la famille Chazel passe d'agréables vacances.

Chaque jour, Luc, Agnès et Laurent accompagnés de leurs parents partent pour la plage. Tous les matins c'est un véritable déménagement. Luc emporte un bateau gonflable et Agnès un matelas pneumatique. Laurent glisse son bras dans une bouée qui lui fait un énorme bracelet. Papa et maman sont chargés de sacs. Tény, le caniche gris, court devant, revient, saute de joie.

Grand-mère n'aime pas la plage ensoleillée, elle préfère le jardin ombragé et fleuri. Mounette et Perle son chaton lui tiennent compagnie. Le soir, les enfants racontent leurs exploits.

— Aujourd'hui, dit Agnès, j'ai fait un magnifique château de sable. Il avait des tours et des tourelles, un donjon et des fossés. Je l'avais décoré avec des coquillages. Tous les baigneurs l'ont admiré. Mais la mer a monté, une grosse vague est arrivée, mon château s'est écroulé.

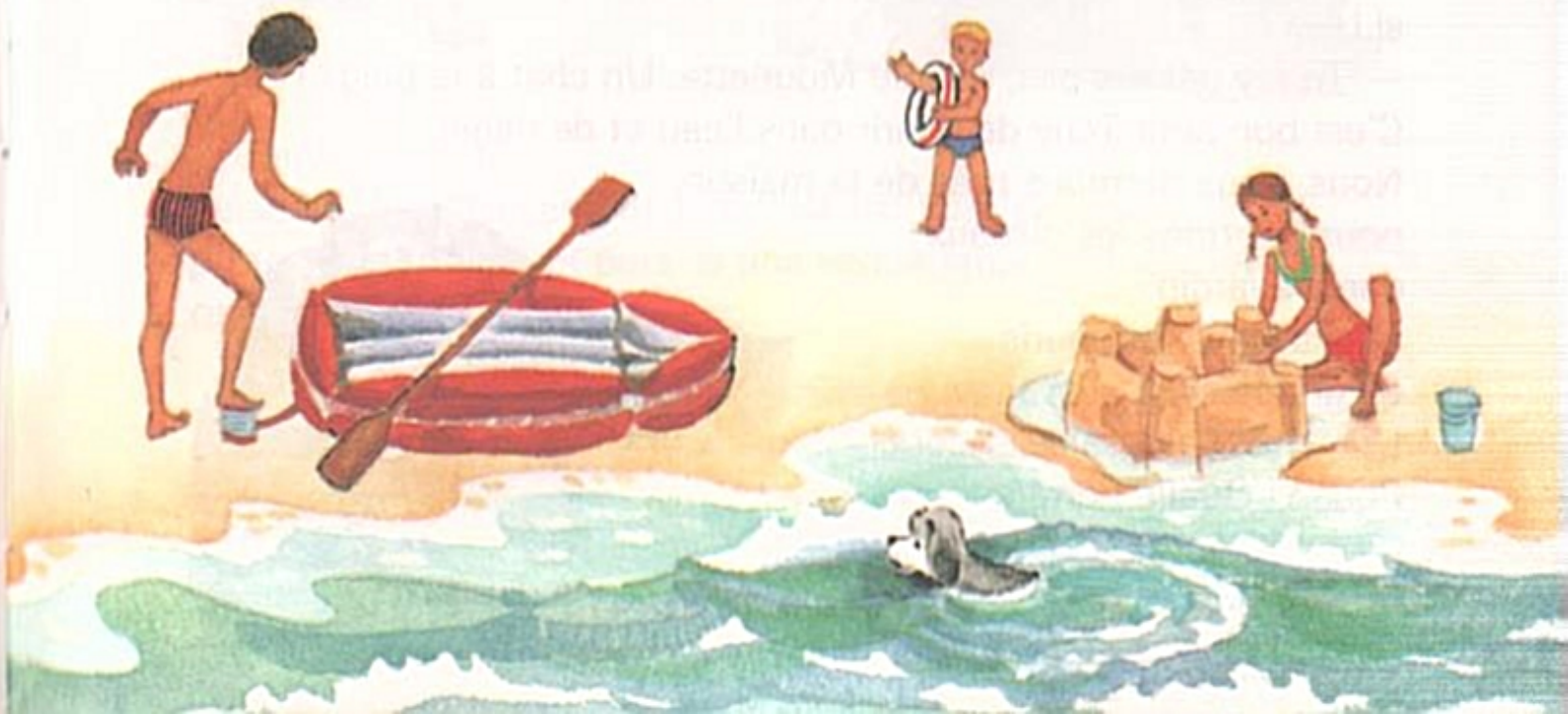
— Moi je sais nager, grand-mère, s'écrie le petit Laurent. J'ai fait dix brasses sans bouée.

— Tu exagères, riposte Agnès, tu as fait tout au plus cinq brasses. Tény, lui, nage bien mieux que toi, et pourtant personne ne lui a appris.

— C'est vrai que Tény nage bien, ajoute Luc. Quand je suis parti en canot, il a sauté près de moi et nous avons fait ensemble une petite promenade en mer. Mais au retour, le chien a plongé et il a regagné la plage à la nage. Il est même arrivé avant moi.

Grand-mère est heureuse de la joie de ses petits-enfants. Elle les écoute en souriant et admire l'étoile de mer rapportée dans le petit seau.

(à suivre)



Le chaton qui voulait voir la mer

2. LES REGRETS DE PERLE

Mais Perle, le chaton, semble triste. Tandis que Mounette sommeille allongée près de la grille du jardin, il se dit :

— Qu'ils sont heureux, tous, d'aller à la plage où on joue et où il fait bon ! Moi, je dois rester couché à l'ombre de la muraille ou me blottir tout seul sous les feuilles d'hortensias. Je voudrais bien voir la mer et me baigner comme Tény.

Alors Perle réveille sa mère et lui confie sa peine.

— Pourquoi ne m'emmène-t-on pas à la plage où l'on s'amuse si bien ?

— Tu n'y penses pas, miaule Mounette. Un chat à la plage ! C'est bon pour Tény de courir dans l'eau et de nager.
Nous, nous dormons près de la maison,
nous guettons les oiseaux
dans le jardin
et chassons les souris
au grenier.
L'eau ! Et l'eau salée encore !
Pouah ! Quelle horreur !

Ce discours n'ôte pas à Perle son envie de voir la mer. Le lendemain matin, il essaie de se faufiler derrière Tény, au moment du départ pour la plage. Mais Mounette le surveille. Elle le rattrape, le ramène dans le jardin par la peau du cou et donne un coup de patte sur le nez rose. Le chaton va bouder sous les hortensias et refuse de boire son lait.

Le soir, Tény qui aime beaucoup Perle s'inquiète :

— Que fais-tu, Perle, tout seul sous les hortensias ? Viens jouer avec moi.

— Non, je n'ai pas envie de jouer.

— Qu'as-tu ? Es-tu malade ?

— Non, je veux voir la mer, miaule le chaton. Tény, emmène-moi voir la plage, les vagues et les bateaux.

Tény réfléchit. Le sentier qui descend de la falaise est long pour les petites pattes de son ami. Et puis, si une vague emportait le chaton, quel remords !

Bientôt, Tény disparaît. Cela arrive souvent à ce polisson qui retourne, seul, courir sur la plage déserte.

(à suivre)

Le chaton qui voulait voir la mer

3. LES KORRIGANS

Où va Tény ce soir ? Chez ses amis les korrigans. Il va leur demander conseil.

Les korrigans sont des lutins qui vivent dans les grottes et les rochers des plages bretonnes.
Leurs cheveux sont des algues brunes.
Ils portent une tunique tressée avec de fines algues vertes et sont chaussés de minuscules sabots incrustés de corail.
Dès que le soleil est couché, les korrigans sortent de leurs grottes, de leurs rochers, et jouent au clair de lune.

— Gentils korrigans, demande Tény, aidez-moi. Je voudrais amener mon ami Perle, le chaton, au bord de la mer. Il est si triste de ne pas la connaître. Mais ses pattes sont courtes, car il est encore tout petit. Comment faire ?

Les korrigans se sont réunis et, après une longue discussion, ils ont promis leur aide.

La nuit suivante, à minuit, par un beau clair de lune, vous auriez pu voir Tény et le chaton se glisser vers le fond du jardin. Là, quatre korrigans les attendent.
Voici la petite brouette de Laurent. Le chaton s'y installe.
Deux korrigans tirent, deux autres poussent la brouette et Tény accompagne la petite troupe.

Comme c'est amusant de descendre le sentier pierreux, même si on est un peu cahoté ! Notre chaton est ravi, il ne cesse de poser des questions à Tény :
— Qu'est-ce qu'on entend ?
— C'est le bruit des vagues qui viennent battre les rochers et mourir sur la plage, au pied de la falaise, répond le chien.
— Et ce reflet, là-bas, au loin ?
— C'est un rayon de lune qui danse sur la mer.
En effet, à un détour du chemin, Perle découvre la mer.
Voici la plage ! Le chaton saute de la brouette.

(à suivre)

Le chaton qui voulait voir la mer

4. LA PROMENADE EN MER

Tény bondit dans la frange écumeuse des vagues. Le chaton essaie de le suivre, mais une vaguelette l'éclabousse.
C'est froid ! Et c'est salé !
Un crabe court sur le sable.
Perle le pousse un peu
avec la patte.
Le crabe file de travers.
C'est beaucoup plus amusant
que de jouer avec une bobine !
Hop ! Tény a sauté sur un rocher.
— Je vais aller voir
ce qui se passe là-haut, se dit Perle
en prenant son élan.
— Attention Perle, crie Tény,
tu vas glisser !
En effet les algues sont glissantes et le chaton se retrouve dans une flaque heureusement peu profonde.
Il s'ébroue et éternue.

Mais voici les korrigans qui avaient disparu.
Que traînent-ils ? Une caisse en bois à laquelle sont fixés deux flotteurs de liège. C'est une caisse comme celles qui servent aux pêcheurs à garder en mer les homards et les langoustes.
Quel beau bateau pour le chaton !

Il faut bien dire que Perle n'est d'abord pas très rassuré. Mais la mer est calme. De son museau, Tény pousse le bateau et les korrigans nagent autour. Le chaton n'a plus peur.
La caisse-bateau glisse au long des barques qui se balancent au bout de leurs amarres. Que c'est beau la mer !

Si Mounette voyait son fils en bateau, sous les rayons de la lune !
La promenade en mer est terminée. Les korrigans ramènent Perle en brouette jusqu'à la grande maison de pierre grise.

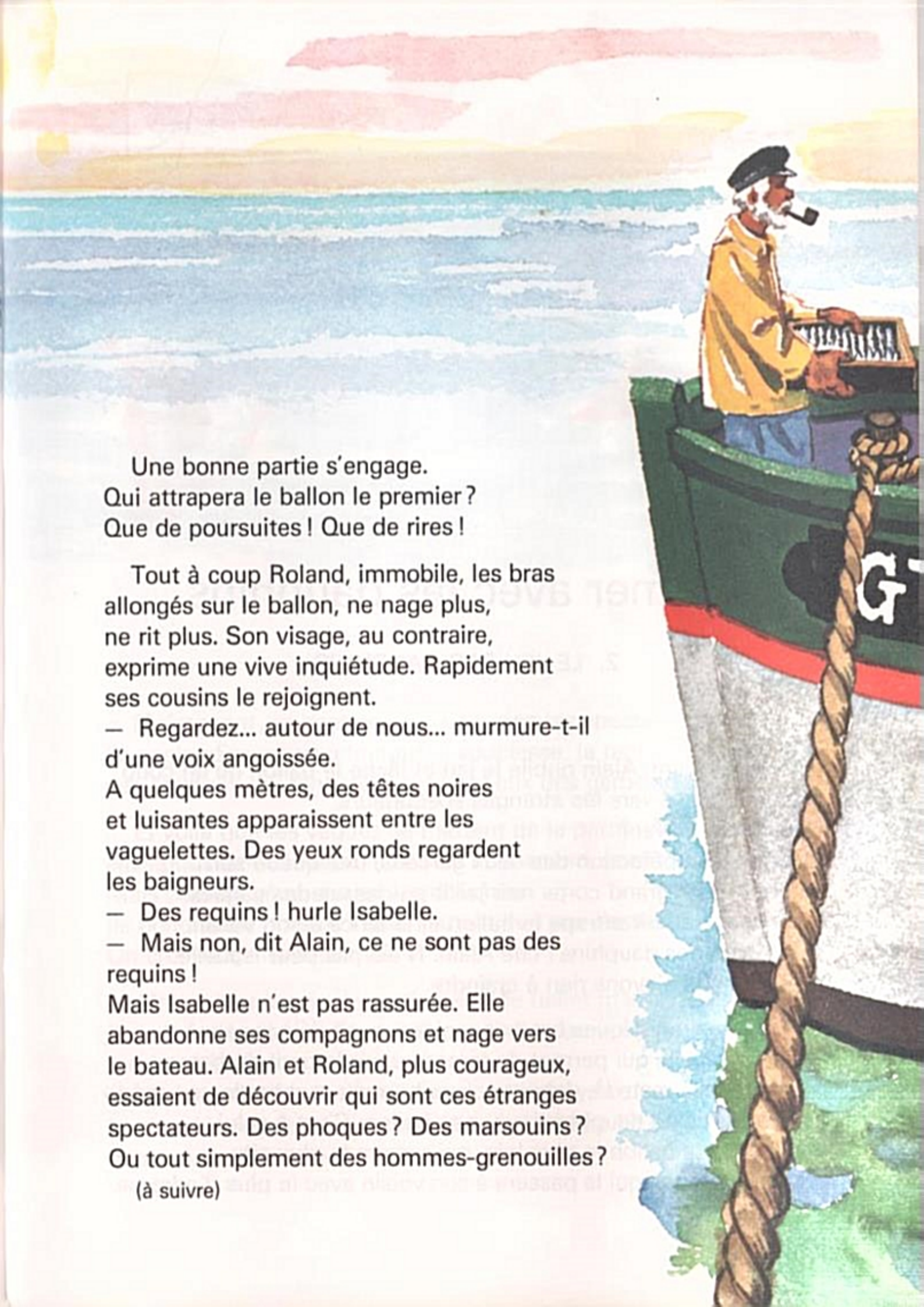
Demain matin, Mounette s'étonnera bien un peu de trouver du sable dans le pelage de son fils. C'est le vent qui l'a apporté, pensera-t-elle.
Perle, le chaton qui voulait voir la mer, n'oubliera jamais que, grâce au chien Tény et aux gentils korrigans, il a joué sur la plage et vogué en bateau au clair de lune.

En mer avec les dauphins

1. UNE RENCONTRE INATTENDUE

De bon matin, Isabelle, Alain et leur cousin Roland quittent le port.
Leur joli bateau, peint en blanc, s'appelle « Le suroît ». Ce n'est pas un voilier, c'est un long bateau à moteur. Il file, rapide, sur la mer calme et bleue. Nos amis partent-ils pour un long voyage ? Non, ils vont seulement passer la journée loin des plages où s'entassent les touristes.
Alain et Roland manœuvrent le bateau comme de vrais marins. Les trois cousins sont d'excellents nageurs : ils prendront leur bain en pleine mer. Ensuite, ils déjeuneront et feront la sieste sur le pont du bateau.
Quelle bonne journée en perspective !

La côte est déjà loin. Alain arrête le moteur et jette l'ancre. Le suroît ne bougera plus.
Isabelle lance à la mer un gros ballon et tous trois plongent dans l'eau transparente et tiède.



Une bonne partie s'engage.
Qui attrapera le ballon le premier ?
Que de poursuites ! Que de rires !

Tout à coup Roland, immobile, les bras allongés sur le ballon, ne nage plus, ne rit plus. Son visage, au contraire, exprime une vive inquiétude. Rapidement ses cousins le rejoignent.

— Regardez... autour de nous... murmure-t-il d'une voix angoissée.

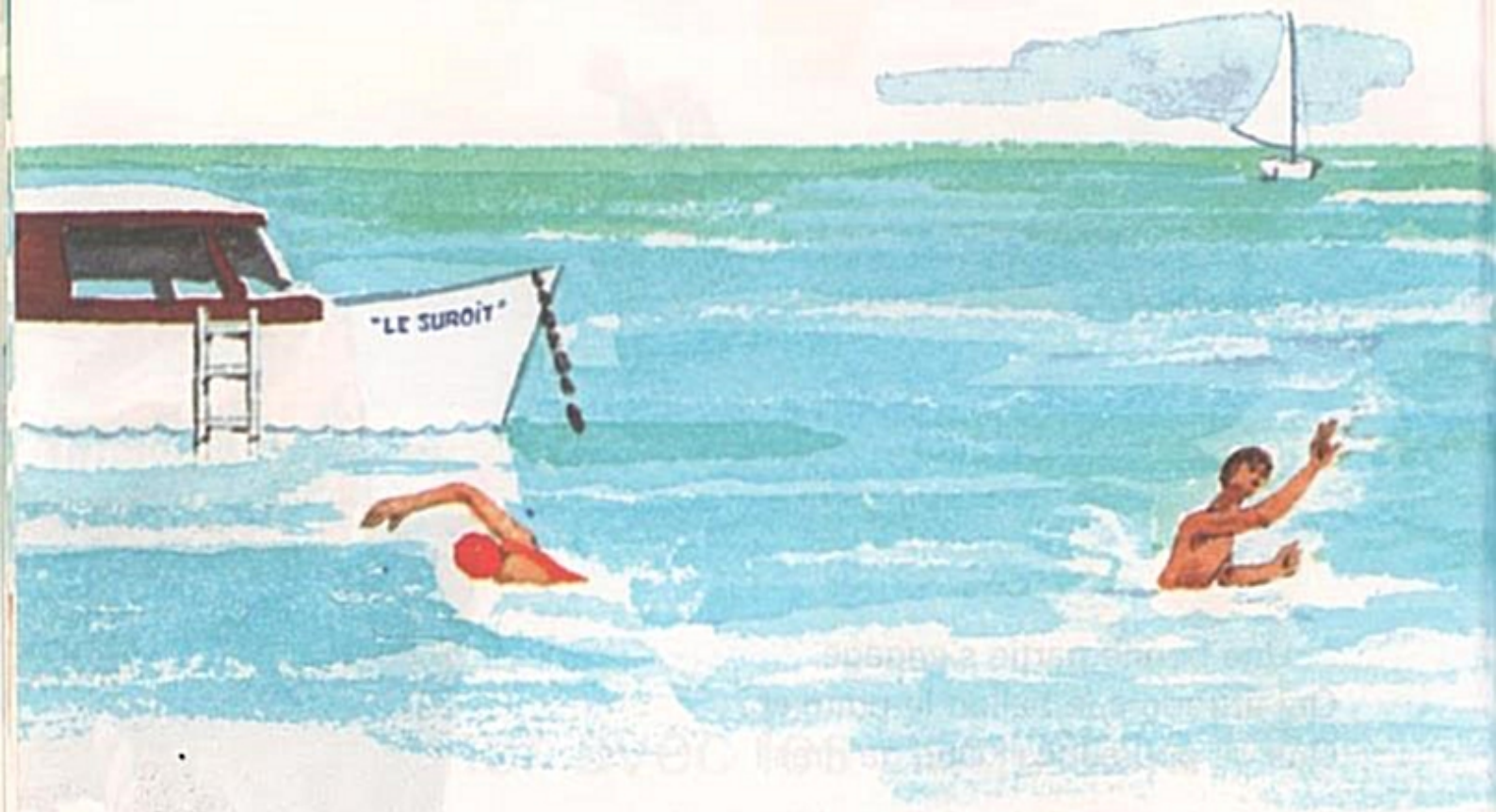
A quelques mètres, des têtes noires et luisantes apparaissent entre les vaguelettes. Des yeux ronds regardent les baigneurs.

— Des requins ! hurle Isabelle.

— Mais non, dit Alain, ce ne sont pas des requins !

Mais Isabelle n'est pas rassurée. Elle abandonne ses compagnons et nage vers le bateau. Alain et Roland, plus courageux, essaient de découvrir qui sont ces étranges spectateurs. Des phoques ? Des marsouins ? Ou tout simplement des hommes-grenouilles ?

(à suivre)

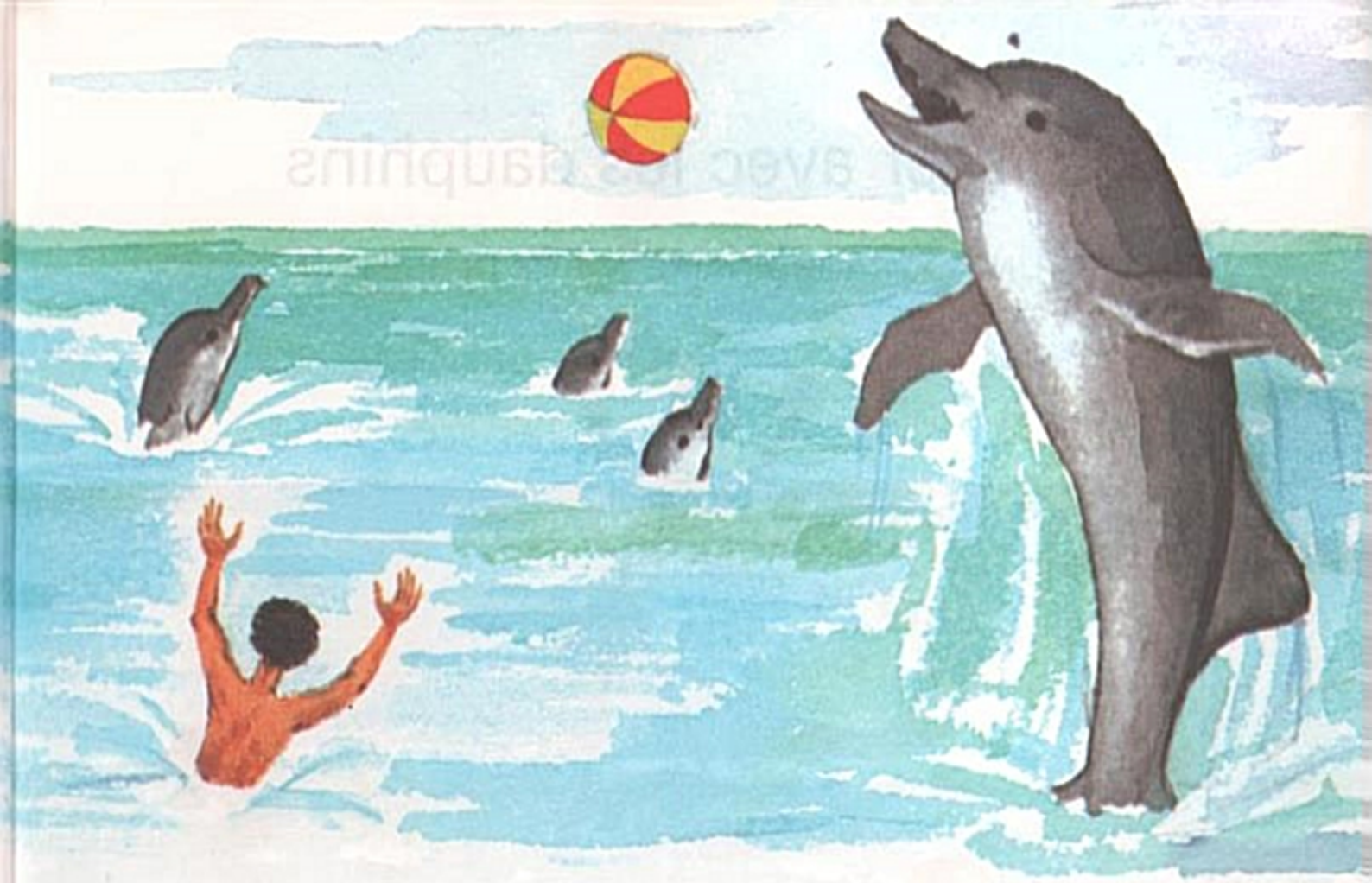


En mer avec les dauphins

2. LE JEU DES DAUPHINS

A ce moment, Alain oublie le jeu et lâche le ballon qu'un coup de vent pousse vers les étranges spectateurs.
Que va-t-il arriver ?
Alors, à la stupéfaction des deux garçons, une queue sort de l'eau et un grand corps noir jaillit au-dessus des vagues. Un museau adroit attrape le ballon et le lance à son voisin.
— Ce sont des dauphins ! crie Alain. N'aie pas peur Isabelle, reviens, nous n'avons rien à craindre.

Isabelle, en quelques brasses rapides, avait déjà regagné la petite échelle qui permet de remonter sur le pont du bateau. Méfiante, elle reste là, debout sur un barreau et regarde une scène étonnante : cinq dauphins jouant au ballon. C'est à celui qui lancera le ballon le plus loin, qui nagera le plus vite pour le rattraper, qui le passera à son voisin avec le plus d'adresse.



Maintenant, ce sont nos trois cousins les spectateurs.
Ils applaudissent en admirant la souplesse, la rapidité et l'habileté des animaux qui font jaillir autour d'eux des gerbes d'écume.

Et voilà que les vagues se mettent de la partie. A leur tour elles poussent le ballon. Il monte et descend, paraît et disparaît.
Mais cela ne gêne en rien les dauphins.
Ils bondissent hors de l'eau, sautent l'un par-dessus l'autre.
On croirait qu'ils dansent.

Alain a bien envie de participer à ce ballet marin.
Il s'enhardit, s'approche, attrape le ballon au vol et le lance au dauphin le plus proche.
Quelle surprise ! Isabelle n'en croit pas ses yeux.
Le dauphin reçoit adroitement le ballon et hop ! d'un coup de museau, il le renvoie à Alain.

(à suivre)

En mer avec les dauphins

3. UNE EXTRAORDINAIRE PARTIE DE BALLON

Roland, qui était resté à l'écart jusque là, entre alors dans le jeu.

— Lance-moi le ballon, crie-t-il à Alain.

Alain lance le ballon à son cousin. A peine Roland l'a-t-il dans les mains qu'un dauphin surgit tout près de lui, remue ses nageoires courtes et épaisses comme pour dire : « A moi, maintenant. ».

Et voilà les deux cousins nageant au milieu des dauphins. Isabelle suit le jeu d'un regard amusé. Les deux garçons ne cessent de l'appeler :

— Isabelle, Isabelle, viens !

Mais l'un des dauphins fonce sur le ballon, le pousse à gauche, à droite, pour éviter ses poursuivants.

Où l'emmène-t-il ? Tout simplement au bas de l'échelle où se tient la fillette, comme pour l'inviter à venir jouer.

Isabelle, au comble de l'étonnement dégringole l'échelle et se mêle au jeu. Le ballon passe des mains des jeunes gens aux museaux des dauphins qui les entourent. Les longs corps épais frôlent les trois cousins sans jamais les bousculer ni leur faire aucun mal.

Soudain des hurlements retentissent :
— Alain, Isabelle, regardez !
Et Roland apparaît à cheval sur le dos d'un dauphin.
C'est l'animal qui, se glissant adroitement sous son ventre, a soulevé le garçon hors de l'eau. Autour d'eux, les autres dauphins forment une ronde. Leurs yeux au regard presque humain semblent rire.
Quelle extraordinaire partie de ballon !

Le soir venu, à l'heure où les goélands criaillent dans le ciel, les dauphins ont suivi un long moment le Suroît qui reprenait le chemin du port.

En Tunisie

1. SOUS LA TENTE

J'ai sept ans. Je m'appelle Ouarda. Ouarda veut dire la rose, je trouve mon nom très joli. J'ai une peau dorée, des cheveux bruns et de grands yeux noirs.

Je suis née dans le sud de la Tunisie, sous les oliviers. C'est là que ma famille avait dressé les tentes qui nous servent de maisons. Ces tentes sont faites de tapis tissés avec la laine de nos moutons, les poils de nos chèvres et de nos dromadaires. Ces tapis sont épais et imperméables, ils nous protègent très bien du soleil et du froid, des vents et de la pluie.

Sous les tentes, nous abritons nos provisions : les jarres qui contiennent l'huile, les couffins où nous gardons les dattes, les olives, la semoule de blé et la farine.

Le soir, nous déroulons les peaux de moutons sur lesquelles nous dormons et nous déplions les chaudes couvertures de laine aux vives couleurs dont nous nous enveloppons.

Nous avons plusieurs tentes car mes grands-parents, mes oncles, mes cousins vivent près de nous. A côté des tentes, les femmes de la famille font un enclos avec de fines branches mortes d'olivier. Elles entrecroisent si bien ces branches que les poules enfermées dans l'enclos ne peuvent se sauver. Près des tentes, vous pourriez voir aussi des ânes; quelques dromadaires et, plus loin, des moutons.

Nous avons de grands troupeaux de moutons. Dans mon pays, il y a de longues semaines de sécheresse et l'herbe devient rare. Alors nous nous déplaçons pour trouver de nouveaux pâturages. Vous comprenez pourquoi nous ne pouvons pas vivre dans une maison en pierre.

(à suivre)

En Tunisie

2. LA VIE NOMADE

Quand nous partons, nous plions les tentes, nous chargeons tout sur les ânes et sur les dromadaires : les couffins, les jarres, les poules.

Lorsque j'étais petite, on me juchait sur un dromadaire ou bien on me mettait dans un couffin accroché au dos de l'âne.
Maintenant je marche près de maman.
Je porte comme elle une robe rouge qui descend jusqu'à terre et qui est fermée aux épaules par une belle épingle d'argent. J'ai des colliers et des bracelets d'argent, mais je n'ai pas de bracelets aux chevilles comme ma mère et mes tantes. Mes cheveux noirs sont nattés en deux longues tresses que je cache sous un foulard. Je n'ai jamais mis de chaussures et je n'ai jamais mal aux pieds.

Mes parents disent que j'irai bientôt à l'école dans un village où vit un de mes oncles avec sa famille.
Je ne sais pas si j'aimerai l'école.

Pour le moment, je partage tous les travaux des femmes. C'est très agréable parce que je ne suis jamais seule et que nous aimons beaucoup rire. Ce que je préfère, c'est aller chercher l'eau.

Le puits est parfois à deux kilomètres de nos tentes.
Nous marchons tranquillement, les unes derrière les autres, portant une jarre sur la tête ou sur le dos. A l'aller, les jarres sont vides, nous bavardons.
Arrivées au puits, nous rencontrons des femmes d'autres familles, nous avons des nouvelles des amis qui campent au loin, nous nous racontons des histoires, nous rions. Nous faisons notre toilette des pieds à la tête.

Nous repartons avec nos jarres pleines, elles sont lourdes et le retour est moins agréable.

(à suivre)

En Tunisie

3. LA CUEILLETTE DES OLIVES

Je n'aime pas beaucoup aller chercher le bois pour faire les enclos et faire du feu. Sur le feu, ma mère cuit notre pain, un pain rond et plat, délicieux, que je trempe dans l'huile ou que je mange avec des dattes. Parfois nous faisons un grand feu de bois sur des pierres plates. Sur les braises, nous posons un agneau ou un chevreau tout entier. Quand il est cuit, nous nous asseyons en rond autour du brasier et nous mangeons la viande rôtie. C'est une grande fête !

Je ne vois pas souvent mon père et mes frères. Ils gardent les troupeaux loin des tentes. Ils nous rejoignent en novembre, pour la récolte des olives. C'est un des meilleurs moments de l'année.

Nous partons vers le nord avec mon frère aîné, mais les plus jeunes restent avec mes oncles près des moutons. Nous montons une tente sous les arbres. Ma mère et mes sœurs étendent sous les oliviers de grands draps blancs. Mon père et mon frère grimpent sur une échelle.

C'est très pénible de cueillir les olives. Ces petits fruits durs sont solidement attachés sur les branches. On s'écorcherait vite.
Aussi mon père et mon frère protègent-ils les doigts de leur main droite en les coiffant de petites cornes de chèvres. Ils font glisser leurs doigts le long des branches. Les olives tombent sur le drap blanc où nous les ramassons. Nous en remplissons des couffins.

La récolte terminée, nous portons les olives au moulin à huile.
Puis nous reprenons la route du sud au pas lent de nos dromadaires.
Les jarres pleines d'huile jaune et parfumée reprennent leur place sous les tentes.

Les abeilles

1. LES RUCHES

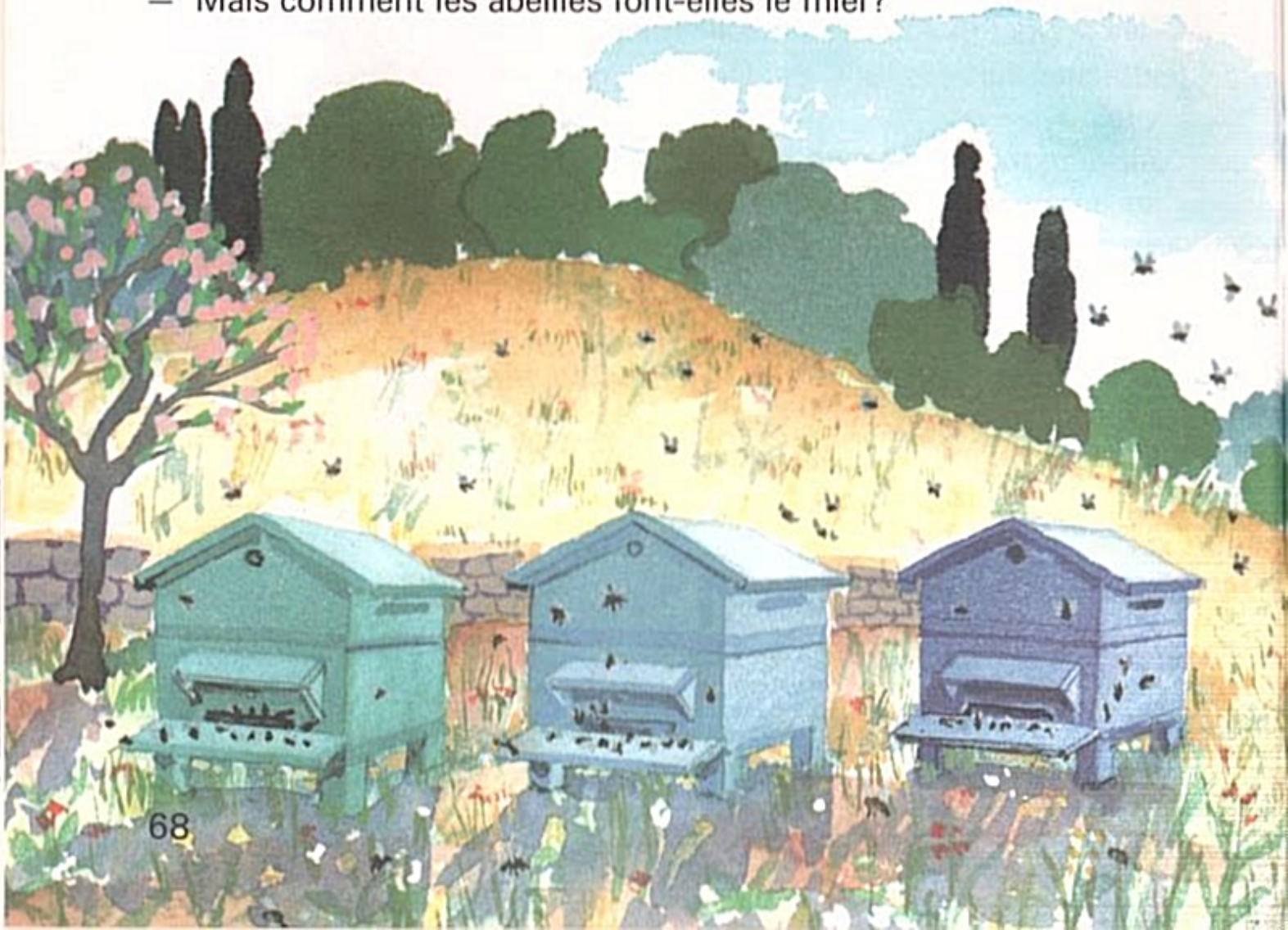
La campagne provençale est baignée de chaleur. Trois ruches bleues s'alignent dans le fond du jardin ensoleillé.

Aujourd'hui, François et son papa sont allés rendre visite aux abeilles.

— Ne t'approche pas trop, dit papa, j'ai peur que les abeilles ne s'affolent et te piquent.

En effet, les insectes vont et viennent autour des ruches dans un bourdonnement continuel. François les voit entrer et sortir. Il sait que les abeilles fabriquent le miel puisqu'il mange celui que papa a récolté l'an dernier. C'est un beau miel doré qui sent bon la lavande.

— Mais comment les abeilles font-elles le miel ?



— C'est simple, explique papa. Pendant l'été, les ouvrières de la ruche vont se poser sur les fleurs. Là, elles butinent. Elles prennent le liquide sucré qui se trouve au fond de chaque fleur : le nectar. Elles arrivent à la ruche où elles déposent ce nectar qu'elles transforment en miel. Le nectar de chaque fleur a un goût particulier comme chaque fleur a une odeur particulière. Le goût du miel est donc différent selon les fleurs butinées.

François a écouté avec attention les paroles de papa.
— Est-ce que les abeilles travaillent seulement pour nous ? demande-t-il.
— Pas seulement pour nous, dit papa. Le miel qu'elles fabriquent leur sert d'abord à se nourrir et à nourrir les petites abeilles qui grandissent dans la ruche. De plus, elles sont prévoyantes : elles savent bien qu'en hiver il n'y aura plus de fleurs à butiner, alors elles font des réserves. Elles travaillent beaucoup pendant l'été et entassent leur miel. Elles le déposent dans de jolis petits casiers, des gâteaux de cire, qu'elles savent aussi fabriquer. La ruche comprend deux parties. En bas, se trouve la nourriture dont les abeilles ont besoin chaque jour. En haut, il y a les greniers où elles gardent leurs réserves. Ce sont ces réserves de miel que nous prenons aux abeilles.

(à suivre)

Les abeilles

2. LE MIEL

François pense que ce n'est pas très gentil
de prendre ainsi le miel des abeilles.
Et pourtant ce miel est si bon !
Il en a mangé une tartine ce matin même
ainsi que Nathalie sa sœur
qui se léchait les doigts avec délices...
— Pauvres abeilles, soupire-t-il,
papa vous prend votre miel de l'hiver.
— Mais non, dit papa, je ne prends jamais
tout le miel d'une ruche, je ne veux pas
que mes abeilles meurent de faim.
Il m'arrive même, quand l'hiver est trop long
ou trop froid et que leurs réserves s'épuisent, de leur
rendre du miel ou de leur apporter de l'eau très sucrée.
Aujourd'hui, je vais les aider dans leur travail. Tu vas voir.

Alors papa sort un cadre de bois sur lequel il a fixé un gâteau de cire. On voit des dizaines et des dizaines de petites cases, toutes de même grandeur et de même forme, bien rangées les unes à côté des autres.
— Je vais déposer ce cadre dans le grenier de l'une des ruches, dit-il. Ainsi les abeilles n'auront pas à fabriquer de gâteau de cire. Elles pourront tout de suite y déposer leur miel.

Papa prend maintenant un curieux appareil. C'est une boîte métallique munie d'un bec qui communique avec un petit soufflet. Papa soulève le couvercle et remplit la boîte d'aiguilles de pin et de brindilles de bois qu'il enflamme.
Il referme soigneusement le couvercle et actionne le soufflet. Alors des nuages de fumée épaisse jaillissent du petit bec.
— C'est moi qui vais appuyer sur le soufflet, dit François. Que c'est amusant ! Regarde, papa, les petits nuages s'envolent, hop, hop, hop !

(à suivre)

Les abeilles

3. LE GATEAU DE CIRE

Pendant ce temps papa enfile une veste serrée aux poignets et un pantalon de toile serré aux chevilles.
Il met des gants épais et place sur sa tête un chapeau muni d'une grille très fine pour protéger son visage.

Nathalie arrive à ce moment.
Elle éclate de rire.
— Papa est déguisé en martien ! hurle-t-elle en battant des mains.
— Mais non, répond François d'un air sérieux, papa aide les abeilles et moi j'aide papa. C'est moi qui ai la garde de la boîte à fumée.
— Je croyais, réplique Nathalie, que vous chassiez les guêpes qui mangent nos figues.

Papa s'approche d'une ruche.
Il actionne le soufflet et entoure la ruche d'un épais nuage de fumée. Une nuée d'abeilles se précipite dans la ruche.
Au grand étonnement de François, papa ouvre tranquillement la porte du grenier et y dépose son gâteau de cire.
Aucune abeille ne tente de le piquer.

Petit à petit, la fumée se dissipe. Les abeilles ressortent de la ruche et reprennent leur va et vient dans un bruissement d'ailes.

— J'ai eu peur, dit François, je croyais que les abeilles étaient mortes. Elles étaient seulement endormies ?

— Mais non, dit papa, elles ne dormaient pas, elles se dépêchaient de sauver leur miel. Quand les abeilles sentent l'odeur âcre de la fumée, elles pensent que leur ruche est attaquée. Il faut sauver le miel ! Elles se précipitent dans la partie basse de la ruche et se chargent de tout le miel qu'elles peuvent porter. Elles sont alors si occupées qu'elles ne me voient pas déposer le gâteau de cire dans leur grenier. Quand elles vont le trouver, elles vont tout simplement le remplir de bon miel doré.

— Alors, pourquoi t'es-tu habillé en martien, papa ? demande Nathalie.

— Et si des abeilles avaient été plus rapides que moi et qu'elles soient sorties alors que je touchais à leur ruche... Que me serait-il arrivé ?

Voyage à travers l'espace

1. LE MANÈGE

C'est la fête.

— Des manèges, des manèges, s'écrie Claudine. Oh ! maman, je voudrais monter dans la fusée.

Maman accepte et bientôt Claudine est installée dans une belle fusée argentée. Elle attend le départ avec impatience.

Un petit air de musique... et le manège commence sa ronde.

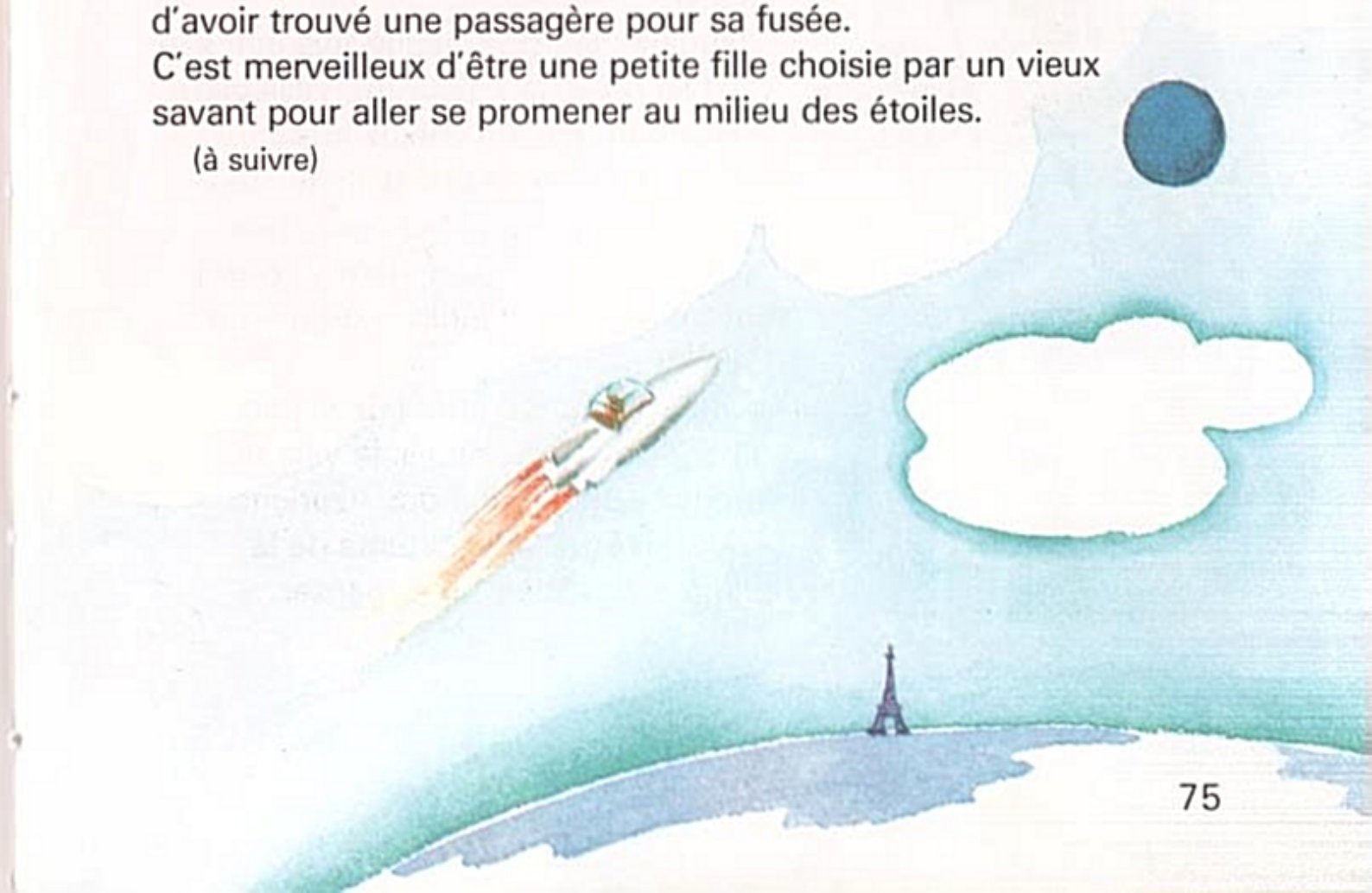
Claudine tient le volant, déplace les manettes et soudain... la fusée décolle.

Où peut-elle aller ? Elle monte droit dans le ciel.
Claudine a bien un peu peur et d'abord elle n'ose pas regarder au-dessous d'elle.
Puis elle se rassure et se penche un peu. Elle s'étonne de découvrir, tout en bas, les manèges minuscules. Les autos ne sont pas plus grandes que les jouets de son frère Philippe.
Et les maisons ! On dirait des maisons de poupées.
Même la tour Eiffel n'est pas plus grande qu'une aiguille.
Les passants qui s'agitent ne sont pas plus gros que des fourmis.

La fusée monte toujours. Tout à coup un écran s'illumine.
— Tiens ! la télévision, et automatique encore, pense Claudine.
Sur l'écran apparaît le visage souriant d'un vieil homme et une voix douce se fait entendre.
— Ne crains rien Claudine. Le manège que tu viens de quitter est le mien. C'est moi qui ai construit cette fusée. Elle va te conduire dans un monde tout différent du tien. Tu n'as rien à faire, je te guide à travers l'espace.

Claudine n'a pas peur. Ce vieux monsieur est un savant, bien sûr, et il a l'air si gentil. Il semble même très heureux d'avoir trouvé une passagère pour sa fusée.
C'est merveilleux d'être une petite fille choisie par un vieux savant pour aller se promener au milieu des étoiles.

(à suivre)



Voyage à travers l'espace

2. SUR LA PLANÈTE AZURA

L'écran de télévision qui s'était éteint tout à l'heure se rallume. Le vieil homme souriant réapparaît.
— Claudine, une ceinture est fixée à ton siège.
Attache-la et serre-la bien. Ta fusée va bientôt se poser.
Tire la manette de frein qui est à ta droite. N'aie pas peur.

Claudine est un peu émue.
Un petit choc, la fusée s'est posée.
— Tu peux descendre, dit la voix,
tu as atteint la planète Azura.
On t'attend et tu seras bien reçue.

Claudine sort de la fusée.
Devant elle, s'étend une terre toute bleue. Et le ciel ? Il est rose et mauve.
Claudine avance. Chaque fois que son pied se pose, une fleur merveilleuse s'épanouit. Elle en cueille une.
Et que découvre-t-elle dans le cœur de la fleur. Un lutin qui ouvre des ailes transparentes et vient se poser sur la main de Claudine comme un papillon.
— Petite fille qui arrive de si loin, dit-il, nous t'attendions, je vais te conduire près du roi des Azuriens. Pour toi, tous les habitants de la planète vont chanter et danser.

Voici une grille dorée. Claudine entre dans un parc où poussent des arbres de cristal. Ils tendent à Claudine leurs branches chargées de fruits juteux et parfumés. Un lapin bleu à la queue en panache s'approche, s'incline et précède Claudine sur le sentier. Ils arrivent sur une place où se dresse un magnifique palais. En quoi est-il ? en rubis, en saphir, en émeraude ?
Il resplendit dans une lumière bleutée et toutes les couleurs de l'arc-en-ciel jouent sur sa façade.

.....

— Allons Claudine, nous rentrons. Il faut que je fasse des achats.
Claudine se frotte les yeux. Où est-elle ? Où est la planète Azura ?
Le vieil homme du manège remet la musique en route.
Le manège repart.
Claudine sourit... elle a dormi... elle a rêvé...

Sur l'île

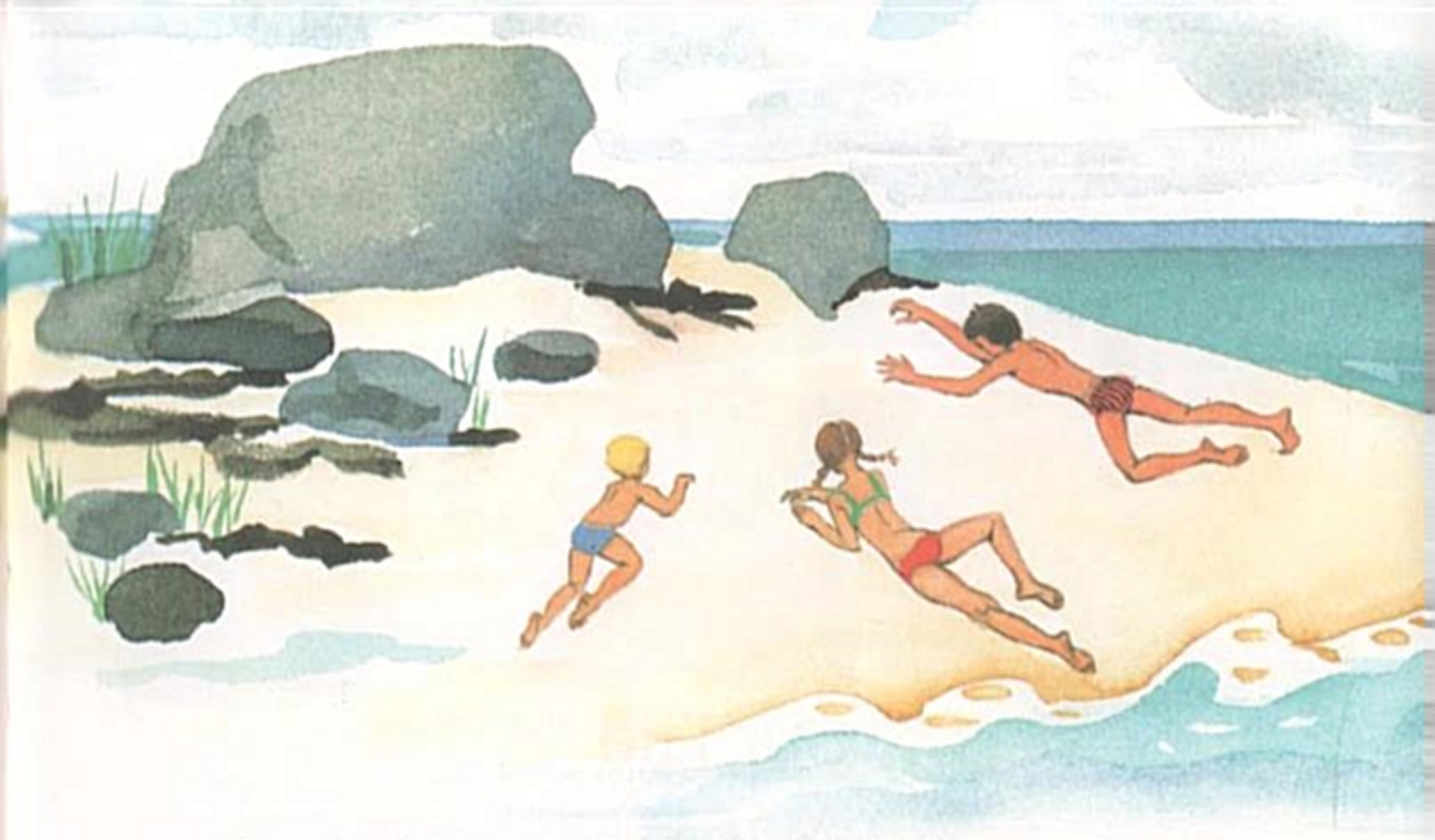
1. LES NAUFRAGÉS

Quand la marée est haute, on voit une île entre la plage et le port. A marée basse, un long passage caillouteux permet d'atteindre cette île en se mouillant seulement les pieds.

Luc, Agnès et Laurent aiment beaucoup l'île. Elle est couverte d'une herbe haute et sèche et des pompons duveteux s'agitent entre les blocs de rochers gris. De loin, ces rochers ressemblent à des éléphants.

Quelquefois les enfants vont sur l'île où ils jouent à Robinson Crusoé. Comme Robinson, ils ont fait naufrage. La tempête les a rejetés sur l'île déserte.

Les voici allongés sur le sable humide. Ils sont épuisés. Ils rampent jusqu'au sable sec où ils se redressent, réconfortés par le soleil.
Ils escaladent les rochers et surveillent les alentours.
— N'y a-t-il pas d'animaux féroces sur cette île ? demande Agnès.

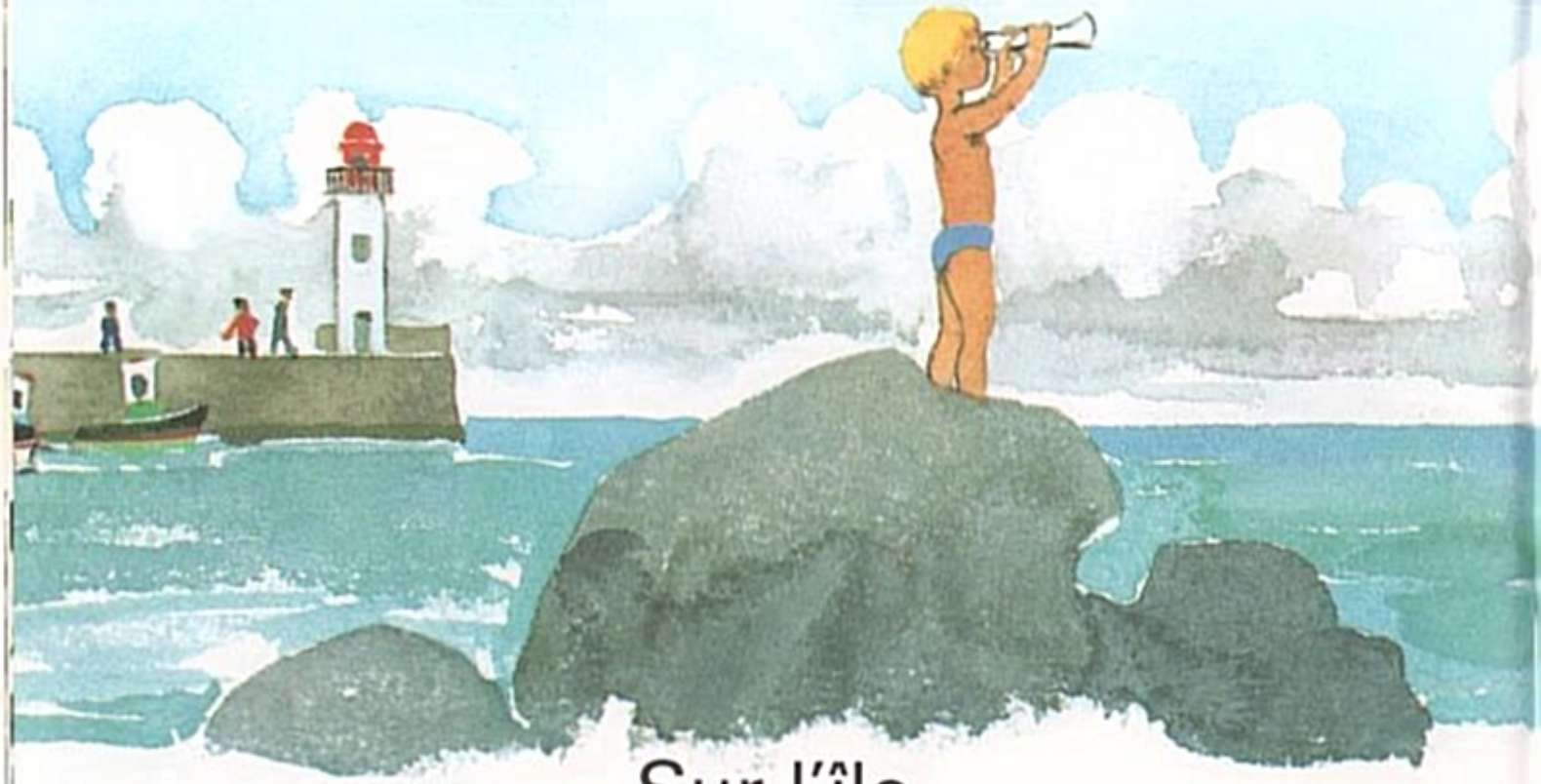


— Ne crains rien, je te défendrai. Je vais fabriquer un arc et des flèches, répond Luc qui s'éloigne.
— Il nous faut une cabane, dit Agnès. Laurent, aide-moi à la construire.
— Où allons-nous placer notre cabane ? demande Laurent.
— Contre les rochers, au fond de la petite plage, elle sera bien abritée, décide Agnès.

Les enfants rassemblent des morceaux de bois rejetés par la mer, des branches de pin, et se mettent à l'ouvrage. Laurent découvre de vieux cageots et des pierres bien plates : voici des tables et des chaises. Des coquillages et des galets sont les ustensiles de cuisine. Agnès et Laurent les empilent avec soin.

La cabane est terminée.
Luc paraît. Il porte un arc en bandoulière et autour de sa taille, dans la ceinture de son short, sont enfilés des petits bouts de bois : ce sont les flèches.
— Nous sommes prêts. Les bêtes féroces et les pirates peuvent arriver !

(à suivre)



Sur l'île

2. LE JEU

Maintenant, Luc distribue les rôles.
— Toi, Laurent, tu vas grimper sur le plus gros rocher.
Si tu vois arriver les pirates, tu pousses le cri de guerre.
Ne crie pas si tu ne vois que des dauphins ou des phoques :
tu attirerais l'attention des bêtes féroces et des bandits
qui se cachent dans les roseaux autour de l'île.

Laurent, tout fier de son importance, examine les blocs
de rochers. Il choisit le plus gros et se dirige vers lui.
— Toi, Agnès, tu vas partir à la pêche. Il faut bien trouver
de la nourriture sur cette île. Attrape des crevettes ou des moules,
ou un crabe si tu peux, c'est encore meilleur.
Moi, je pars à la chasse, c'est le plus dangereux.

Juché sur son rocher, Laurent aperçoit au loin la barque
d'un pêcheur. Serait-ce des pirates ? Poussera-t-il le cri de guerre ?
Non, c'est un paquebot. Laurent se contente d'agiter
son mouchoir qui claque dans la brise tiède. Hélas, le bateau
passe au large sans le voir.
Qui sauvera les pauvres naufragés ?

Mais là-bas, de l'autre côté, des voiliers se balancent dans le port. Pas de doute, ce sont des pirates. Laurent pousse le cri de guerre. Immédiatement Luc et Agnès accourent.

— Les pirates, les pirates ! hurle Laurent.

— Ils vont sûrement débarquer sur l'île où ils vont cacher leur trésor. Branle-bas de combat, décrète Luc, cachons-nous.

Les trois enfants sautent de rochers en rochers.

Quelle course !

Qu'arrive-t-il ? Luc brandit son arc et pousse de terribles hurlements en se précipitant vers la cabane.

— A moi ! à l'aide ! Je suis attaqué par un lion !

Le lion, c'est Tény, le caniche gris, qui arrive. Il court devant papa.

— C'est l'heure de déjeuner, mes enfants. Il faut rentrer. Tout à l'heure vous retrouverez le lion, les pirates et votre cabane. A table !

L'imprudence

1. UNE PARTIE DE BALLON

Après un copieux pique-nique, les familles Verneau et Cernet entament une partie de boules. Les enfants, eux, vont jouer au ballon à l'extrémité de la prairie.
— Ils ne risquent rien, explique monsieur Verneau. Ici ce n'est pas la haute montagne, il n'y a ni neige ni précipice ! Seul un torrent coule là-bas au fond du vallon aux pentes raides. Mais ce n'est pas très profond.

Gérard, Sophie et Alexandre se dirigent vers leur terrain de jeux et la partie s'engage.
Gérard, d'un extraordinaire coup de pied, reprend le ballon au vol et l'expédie par-dessus un buisson. Le ballon roule... roule... Sous les regards consternés des enfants, il atteint la pente raide et la dévale. Où s'arrêtera-t-il ? Tout en bas, au bord du torrent, un rocher met fin à la course folle.
— Je ne l'ai pas fait exprès, murmure Gérard. C'est moi qui suis le plus grand, je vais descendre, décide-t-il.
— tu vas tomber ! s'exclame Sophie, il vaudrait mieux appeler papa.

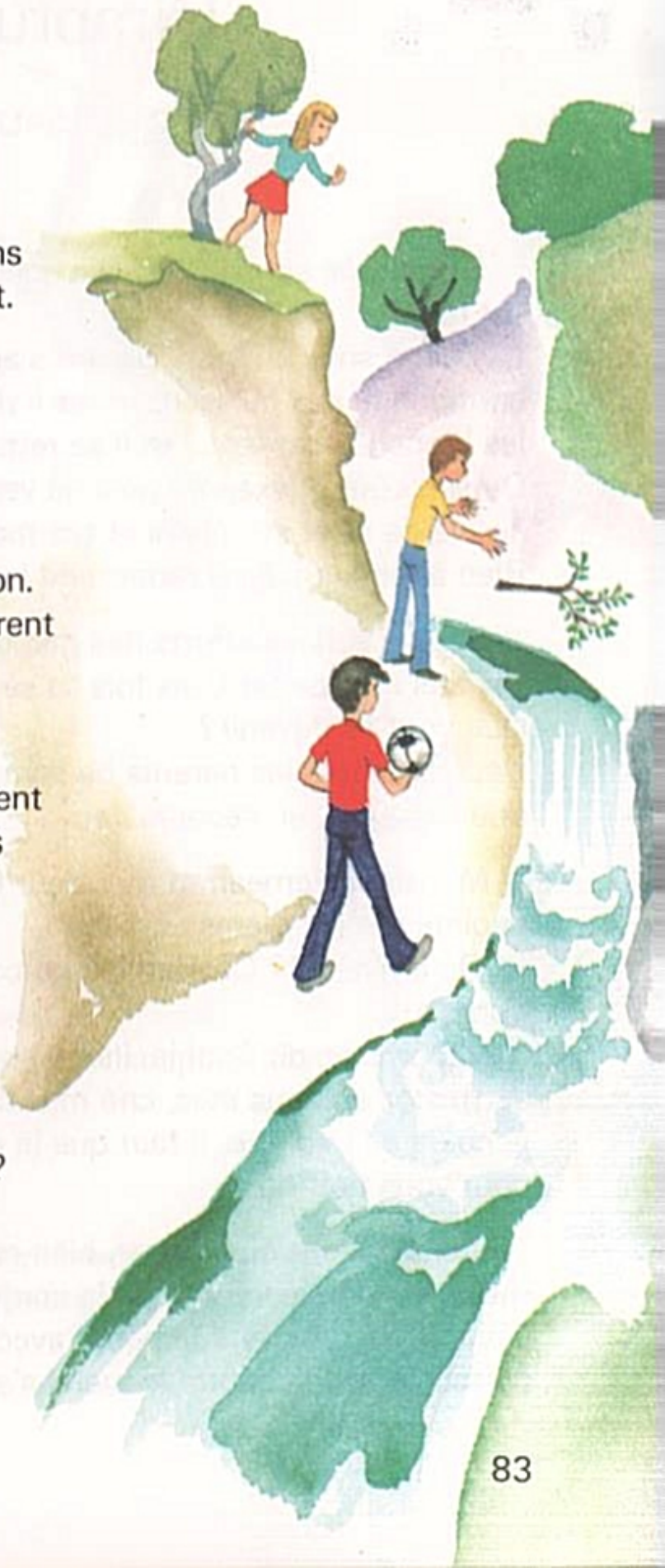
— Mais non, réplique Alexandre, ne dis rien. Je vais descendre avec Gérard.

Sous les regards inquiets de la petite fille, les deux garçons s'assoient sur le haut du versant. Avec précaution, ils se laissent glisser jusqu'en bas. Les fonds de culotte seront bien un peu poussiéreux. Tant pis, on se brossera.

Ça y est ! Gérard tient le ballon. Il va falloir remonter mais le torrent si proche attire les enfants. Que c'est amusant de faire des ricochets ! Alexandre court au bord du torrent et jette une branche morte dans le courant.
— Regarde-la passer, crie-t-il à Gérard, elle va franchir la petite cascade.

Les minutes passent. Sophie s'impatiente.
— Allez-vous bientôt remonter ? leur crie-t-elle.
Avec un peu de regrets, Gérard saisit le ballon et l'escalade commence.

(à suivre)



L'imprudence

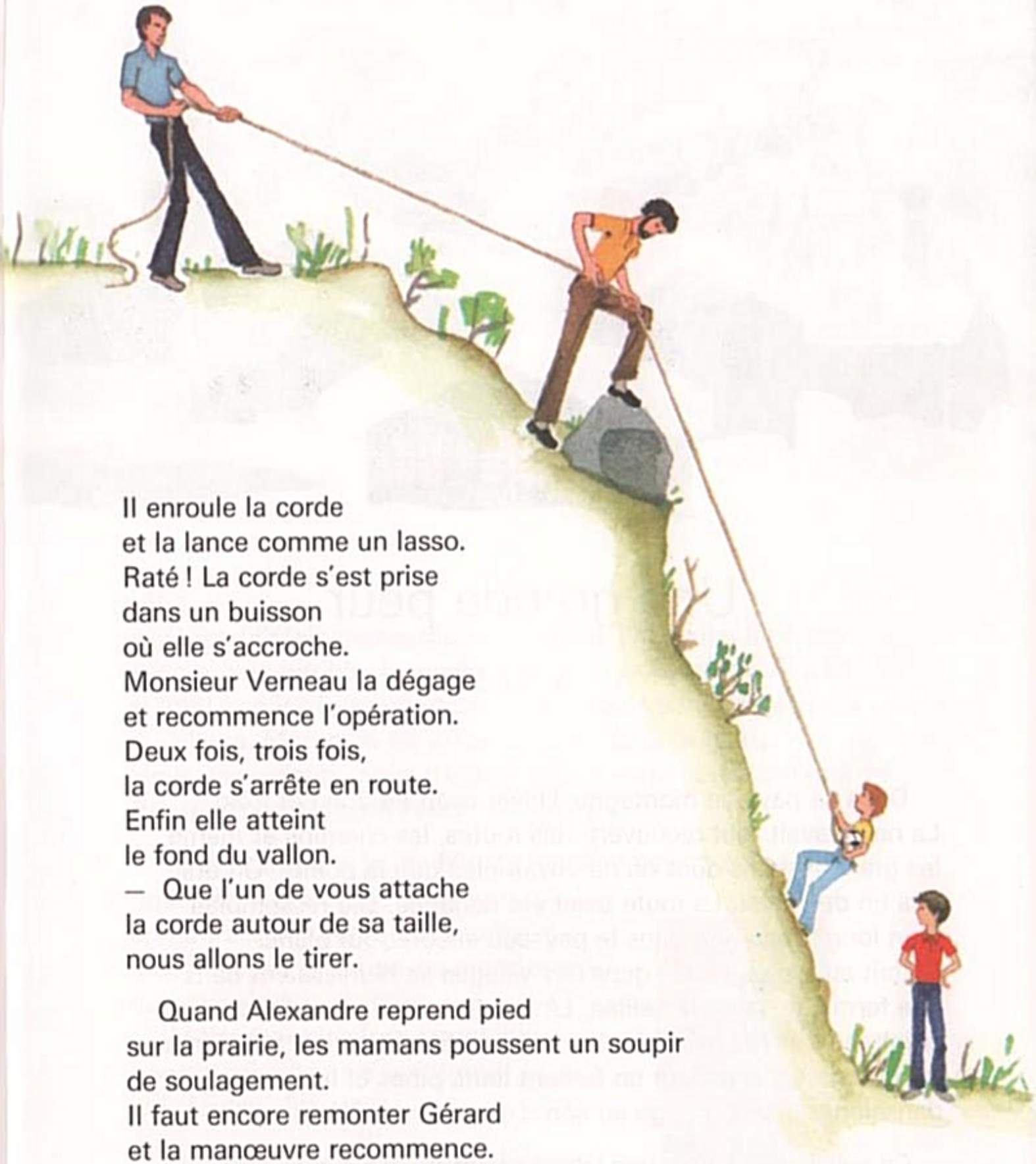
2. LE SAUVETAGE

La montée est plus difficile que la descente car la pente est rude.
Le ballon sous un bras, Gérard s'agrippe aux rochers, se cramponne aux buissons, mais il dérape. Les cailloux roulent, les branches cassent... et il se retrouve en bas.
De son côté, Alexandre penché vers le sol, à quatre pattes, essaie de caler ses pieds et ses mains pour ne pas glisser. Rien à faire, lui aussi redescend la pente.

Sophie suit les efforts des garçons avec inquiétude. Dix fois ils repartent, dix fois ils se retrouvent près du torrent. Que vont-ils devenir ?
Heureusement les parents ne sont pas loin. Sophie hurle : « au secours... au secours... ».

Monsieur Verneau et monsieur Cernet accourent, bientôt rejoints par les mères affolées.
— Qu'arrive-t-il ? Où sont les garçons ? demande monsieur Verneau.
— Là, en bas, dit Sophie, ils ne peuvent plus remonter.
— Restez où vous êtes, crie monsieur Cernet aux enfants, je cours à la voiture. Il faut que je prenne une longue corde pour vous tirer de là.

Bientôt monsieur Cernet, bien campé sur ses jambes, maintient une extrémité de la corde. Monsieur Verneau, tenant l'autre bout, descend la pente avec précaution jusqu'à un rocher solide contre lequel il s'appuie.



Il enroule la corde
et la lance comme un lasso.
Raté ! La corde s'est prise
dans un buisson
où elle s'accroche.
Monsieur Verneau la dégage
et recommence l'opération.
Deux fois, trois fois,
la corde s'arrête en route.
Enfin elle atteint
le fond du vallon.
— Que l'un de vous attache
la corde autour de sa taille,
nous allons le tirer.

Quand Alexandre reprend pied
sur la prairie, les mamans poussent un soupir
de soulagement.
Il faut encore remonter Gérard
et la manœuvre recommence.

Après bien des efforts, nos imprudents rejoignent
leur famille et tout le monde retrouve le sourire.
Même le ballon est revenu !

Une grande peur

1. LA VEILLÉE

Dans ce pays de montagne, l'hiver avait été long et froid. La neige avait tout recouvert : les routes, les chemins et même les grands sapins dont on ne voyait plus que la pointe. On était à la fin de l'hiver. La route avait été dégagée, elle ressemblait à un long ruban noir dans le paysage encore tout blanc. C'était au temps où les gens des villages se réunissaient dans une ferme, le soir à la veillée. Là, tandis qu'un grand feu de bois crépitait dans la cheminée, les femmes tricotaient en bavardant, les hommes discutaient en fumant leurs pipes et les jeunes dansaient dans la grange au son d'un accordéon.

Ce soir-là, Delphine, une vieille grand-mère racontait ses souvenirs. Elle les racontait très bien. Tout le monde l'écoutait. Les femmes lâchaient leurs aiguilles. Les hommes oubliaient de tirer sur leurs pipes qui s'éteignaient et les jeunes ne pensaient plus à la danse.

— Quand j'étais petite, disait Delphine, j'ai connu un hiver encore plus terrible. La neige montait à trois mètres. Il a fait si froid que les loups sont sortis du bois et sont arrivés près du village. Mon père en a tué un, près de la bergerie.
Nous, les enfants, nous n'osions plus mettre le nez dehors.
Pas question d'aller à l'école !

Frédérique, une jeune fille du hameau voisin, écoutait. Elle était venue seule à la veillée ce soir-là, son frère n'avait pu l'accompagner.
Des histoires de loups, sa grand-mère lui en avait déjà raconté...
— Maintenant les loups sont loin, pensait-elle, ils ne s'aventurent plus si près des villages.

Puis Frédérique avait bien dansé dans la grange.
La veillée terminée, elle avait pris sa bicyclette et en route.

(à suivre)

Une grande peur

2. LE LOUP

Dans la forêt, Frédérique pédalait. Elle pensait à la bonne soirée qu'elle venait de passer. Le ciel était étoilé. De temps en temps, un bruit léger troublait le silence. C'était un paquet de neige glacée qui se détachait d'une branche et tombait avec un craquement de verre brisé.

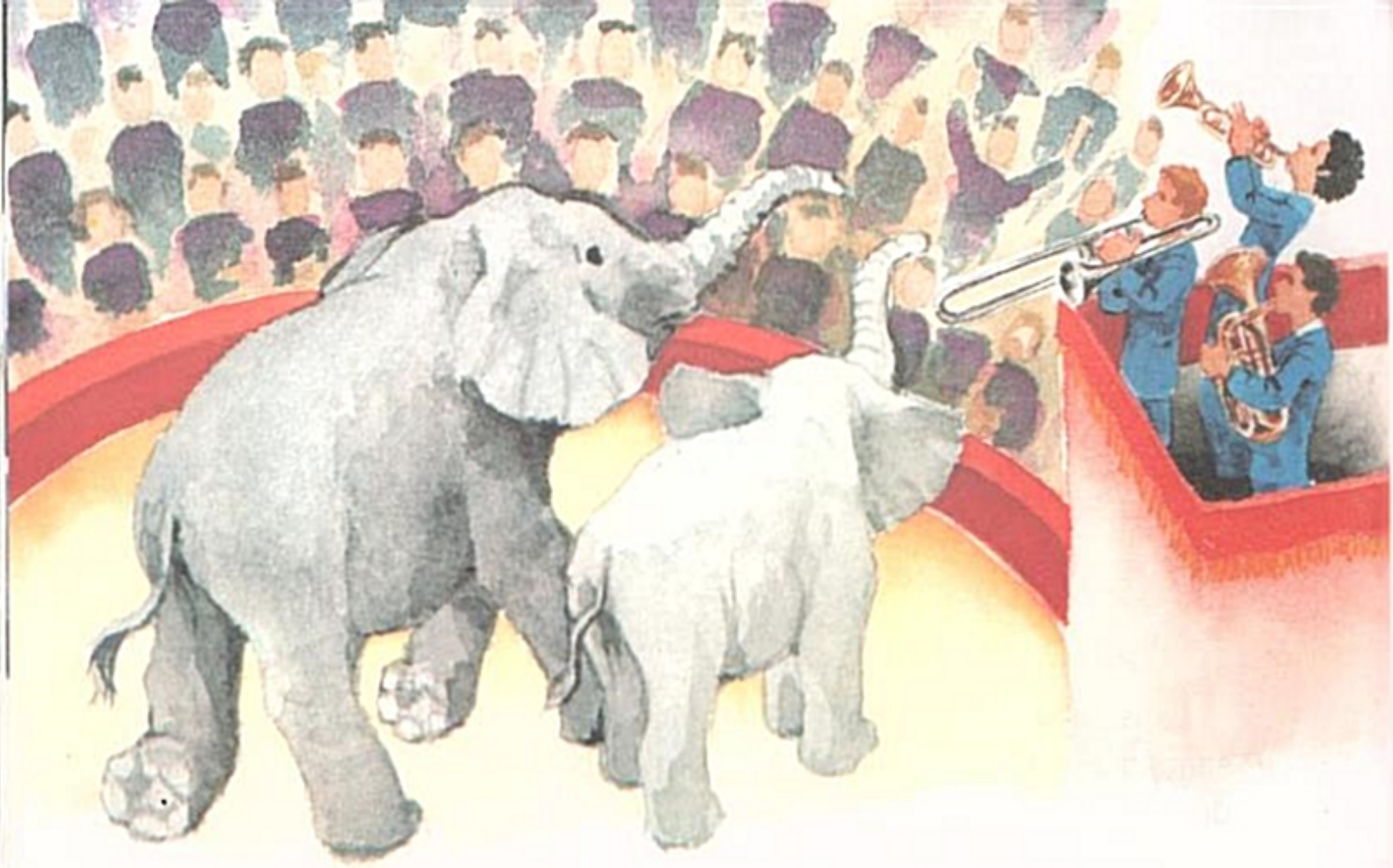
Frédérique aimait la forêt et le froid ne la gênait pas. Encore une dernière côte et la maison serait en vue.

Mais soudain Frédérique prête l'oreille. Derrière elle, un bruit de galop. Qui court ainsi dans la nuit ?
Le bruit grandit et se rapproche.
— Si c'était un loup, pense Frédérique. L'hiver a été assez rude, la vieille Delphine l'a dit.
Frédérique s'affole. Elle pédale de plus en plus vite.
— C'est sûrement un loup. Il va me rattraper, m'attaquer.
Que faire ?
Et Frédérique pédale, pédale désespérément. Jamais cette côte qu'elle connaît bien ne lui a paru aussi longue.
Atteindra-t-elle le sommet avant le loup ?

La bête se rapproche. Frédérique entend sa respiration saccadée. La jeune fille est épuisée. A bout de souffle, elle descend de vélo.

A ce moment, une masse noire la rejoint, la dépasse, puis s'arrête et l'attend.
— Mais c'est Sam, le chien du boulanger !
La brave bête a reconnu Frédérique. Elle s'approche, lui lèche les mains comme pour l'encourager :
— Encore un petit effort, c'est la fin de la côte !...
Frédérique éclate de rire et caresse le chien.
— Tu m'as fait une belle peur, Sam, lui dit-elle. Mais d'où viens-tu en pleine nuit ? Tu es peut-être allé toi aussi à une veillée ?

Et Frédérique remonte sur sa bicyclette, escortée par Sam qui trotte près d'elle, la queue en trompette.
— Il n'y a plus de loups que dans les histoires de la vieille Delphine, pense-t-elle.



L'aventure d'un petit éléphant

1. AU CIRQUE

Sirius est un jeune éléphant qui vit dans la ménagerie d'un grand cirque parisien. Ce n'est plus un éléphanteau : il pèse déjà près de mille kilos et bientôt il sera aussi haut que sa maman, l'éléphante Alice.

Alice est une vedette du cirque. Chaque jour, elle entre sur la piste sablée en portant son cornac. Et devinez comment elle le porte ? — Assis sur sa trompe comme sur une balançoire !

Quand Alice se tient en équilibre sur un tabouret puis valse au son d'un orchestre, les petits spectateurs sont émerveillés et les bravos retentissent. C'est alors que Sirius arrive en trottinant, se dirige vers sa maman et, comme elle, esquisse un pas de danse. Des hurlements de joie se mêlent aux bravos. Que notre petit éléphant est heureux ! Il salue la foule en agitant ses grandes oreilles et en levant bien haut sa trompe.

Le soir, quand la ménagerie s'endort, Sirius pense longtemps aux applaudissements de la foule qui remplissait les gradins. Où sont-ils maintenant tous les spectateurs ? Et Sirius a une envie folle de quitter le cirque et de partir à la découverte du monde. Aussi surveille-t-il la porte qui donne sur une petite rue.
« Si un jour le gardien oublie de fermer cette porte, je me sauverai », pense-t-il.

Ce matin, quelle chance ! Le portail est entrouvert. Un coup d'œil à la maman éléphante : elle dort encore. Alors vite, vite, Sirius s'avance. Avec sa trompe, il pousse le battant et le voici dehors.

A cette heure matinale, la petite rue est déserte. Notre ami se dirige d'un pas décidé vers un grand boulevard. Sur son passage des cris éclatent de toutes parts, la foule se rassemble.
« C'est comme au cirque » se dit Sirius qui agite ses oreilles, lève sa trompe et pousse de petits barrissements de joie.

Soudain il aperçoit l'étalage d'un fleuriste de l'autre côté du boulevard. Les hortensias roses, les géraniums rouges, les œillets blancs apparaissent au milieu d'une verdure qui met notre jeune éléphant en appétit. Il a envie de goûter à ces feuilles tendres et il s'avance sur la chaussée.

(à suivre)

L'aventure d'un petit éléphant

2. DANS LES RUES DE PARIS

Grr... grr... grr... Quel vacarme ! Un engin énorme qui fonçait sur l'éléphant s'est arrêté à quelques pas de lui en grinçant. Sirius a eu peur mais maintenant il reconnaît cette machine à quatre roues : c'est un camion semblable à celui qui tire le wagon de fourrage à travers la ménagerie. L'éléphant s'approche. Il veut saluer le conducteur qui lui donnera peut-être une friandise, comme le fait le chauffeur du cirque. Mais le camionneur, surpris et effrayé, appuie sur le klaxon avec force. Jamais Sirius n'a entendu ce bruit-là. Il s'affole et fuit. Trompe en avant, il grimpe sur le trottoir et se précipite vers les fleurs.

Quel miracle ! Là, tout près de lui, lui faisant face, que voit-il ? Un autre éléphant, grand comme lui, qui lève sa trompe et agite ses oreilles en même temps que lui. Sirius veut le rejoindre. Il avance, l'autre aussi et, soudain, c'est un fracas épouvantable. Des éclats de verre volent de tous côtés, les pots de fleurs sont renversés, piétinés... et le deuxième éléphant a disparu.

Sirius recule, se retrouve sur le trottoir et repart en trottant. Il barrit mais, cette fois, c'est un barrissement de peur et de tristesse. Que va-t-il lui arriver ?

Voici une porte ouverte. « Si j'entrais, je retrouverais peut-être maman éléphante », se dit-il. Et Sirius pénètre... dans un bureau de poste !
Autour de lui les gens crient, se sauvent, s'enferment dans les cabines téléphoniques.
L'éléphant va le long des guichets, renverse chaises et tables sur son passage. Il a de plus en plus peur, il est de plus en plus malheureux.

Tout à coup l'appel de sa mère retentit. Elle est là, devant la porte. Sirius la reconnaît et accourt. Il reconnaît aussi le cornac : c'est lui qui a conduit Alice jusqu'au bureau de poste pour qu'elle ramène le jeune éléphant au cirque.

Sirius se frotte contre sa mère et, trompe dessus, trompe dessous, Alice et son fils regagnent leur ménagerie.

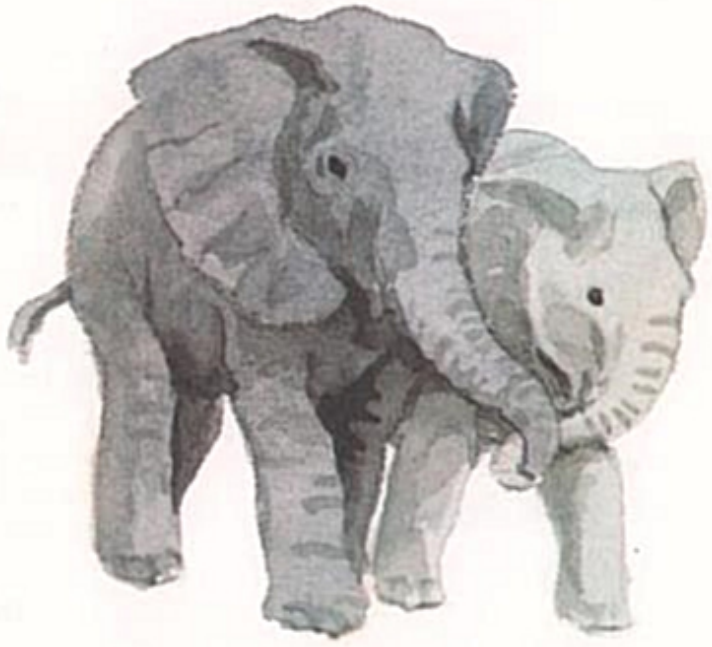


Table des matières

La chienne, la poule et les chiots

page

1. Trois chiots sont nés 6
2. Jean-Loup va voir les chiots 8
3. Une adoption 10
4. Dans la basse-cour 12
5. Les soucis de la poule 14

Au Mexique

1. La case de Tulmac 16
2. Un étrange gardien 18

Dans la nuit 20

Un sanglier à la ferme

1. Papa trouve un marcassin 22
2. On soigne le marcassin 24
3. Le marcassin grandit 26
4. Les exploits de Sauvageon 28

Les feuilles d'or de l'automne

1. Le vieux chêne 30
2. Le faon blessé 32
3. L'enchanteur 34

Le petit bison

1. Qu'est-ce qu'une réserve ? 36
2. Le voyage du petit bison 38
3. Le départ du père bison 40
4. Le voyage du père bison 42
5. Le retour du petit bison 44

Les mésanges 46

Le chaton qui voulait voir la mer

page

1. Au bord de la mer 48
2. Les regrets de Perle 50
3. Les korrigans 52
4. La promenade en mer 54

En mer avec les dauphins

1. Une rencontre inattendue 56
2. Le jeu des dauphins 58
3. Une extraordinaire partie de ballon 60

En Tunisie

1. Sous la tente 62
2. La vie nomade 64
3. La cueillette des olives 66

Les abeilles

1. Les ruches 68
2. Le miel 70
3. Le gâteau de cire 72

Voyage à travers l'espace

1. Le manège 74
2. Sur la planète Azura 76

Sur l'île

1. Les naufragés 78
2. Le jeu 80

L'imprudence

1. Une partie de ballon 82
2. Le sauvetage 84

Une grande peur

1. La veillée 86
2. Le loup 88

L'aventure d'un petit éléphant

1. Au cirque 90
2. Dans les rues de Paris 92

Imprimé en France par Pollina à Luçon
Dépôt légal 4e trimestre 1975
Numéro d'éditeur 5085.

ISBN 2211 **25208** 7